tions exceptionnellement favorables et qui peuvent nous éclairer par comparaison sur la méthode des copistes contemporains (fin du x^e siècle), auxquels nous devons tant de manuscrits de nos classiques.

En second lieu, l'auteur a corrigé abondamment dans le détail sa propre rédaction ; nous sommes donc comme invités à sa table de travail, mis en mesure de surprendre sa méthode d'écrivain, ses procédés, ses scrupules, à apprécier son sens de la langue et du style. Voici un *cum* corrigé en *postquam* pour éviter la répétition avec un *cum* qui suit (I, 63) ; un singulier *surreptione* corrigé en un pluriel *surreptionibus*, sans doute pour l'harmonie avec un pluriel qui précède (*ibid.*) ; *anceps* corrigé en *fallens* et *fallens* en *anceps* (I, 35), sans doute pour réaliser un homéotéleute avec les membres précédents ; *utiliter* remplacé par un *uehementer* plus expressif (II, 27) ; *calamitatem* (I, 15) corrigé en *labem* (pourquoi?) ; *uiolentiam* (II, 76) en *uim* (pourquoi?). Il y a là un élément de recherche propre à piquer la curiosité de ceux qu'intéressent l'histoire et l'esthétique du latin médiéval.

J. MAROUZEAU.

Divers.

C. Suetoni Tranquilli Vita Tiberi, c. XXIV-XL, neu kommentiert door J. R. RIETRA : Amsterdam, H.-J. Paris, 1928, 68 pages in-4°.

Comme toutes ses autres biographies, la Vie de Tibère de Suétone est écrite selon un plan dont les lignes essentielles se laissent facilement reconnaître. Les vingt-trois premiers chapitres sont consacrés à l'origine du prince et à la période de sa vie qui s'achève au moment de la mort d'Auguste ; une seconde partie, comprenant les chapitres XXIV à XL, traite des événements de son règne jusqu'à la retraite à Capri ; enfin, une dernière division nous fait connaître, avec les détails de son séjour dans l'île, un grand nombre d'anecdotes, pour la plupart servant à illustrer des traits de la soi-disant psychologie du personnage.

C'est évidemment à la partie centrale de la biographie que doivent aller tout d'abord et notre intérêt et notre diligence. Et l'on ne peut qu'applaudir à la décision de M. Rietra, qui l'a choisie pour l'enrichir de son précieux commentaire ; d'autant plus d'ailleurs que, dans les quelques lignes qui lui servent d'introduction, il nous laisse espérer la publication prochaine de la suite de son travail.

Historien plutôt que philologue (malgré les quelques annotations grammaticales égarées parmi les autres), l'auteur entend consacrer son intérêt aux faits historiques surtout (le texte suivi est celui de l'édition Ihm). Mot par mot, les dires du biographe sont soumis à l'épreuve d'une critique avertie, à laquelle nul moyen d'investigation — littéraire, épi-

graphique ou numismatique — n'est étranger. Excellente méthode, d'une objectivité parfaite, dont les résultats, dépouillés de tout artifice de style, constituent néanmoins un éloquent plaidoyer à la gloire du Solitaire, si injustement traité par les historiens, de Tacite à M. Dessau.

J'ai déjà dit combien l'information de M. Rietra est étendue, combien son savoir est sûr et varié. L'ouvrage s'en ressent à tel point que, pour les chapitres dont il traite, le commentaire est sans doute le plus riche et le plus complet que l'on puisse souhaiter. A peine si une lecture très attentive pourrait relever çà et là une affirmation discutable ou quelque légère omission.

Je trouve, par exemple, p. 11, col. 2, sous les mots : *verum liberatus metu civilem... egit*, ces observations : *Die ersten Jahre der Regierung wurden im Altertum gelobt von Seneca... Diese erste Periode dauerte so lange als Germanicus und Drusus lebten.* A l'appui de cette dernière assertion, M. Rietra cite Tacite, *Ann.*, VI, 51, 5. Ce n'est pourtant pas d'hier qu'on a appris à se méfier de la tendance à diviser par périodes les règnes des princes de la maison julio-claudienne, commune à toute l'historiographie de l'époque, et que Ranke encore soulignait à propos de la formule : *hactenus quasi de principe, reliqua ut de monstro narranda sunt*, dans la vie de Caligula de Suétone (22). Cette tendance, due apparemment à la contradiction des traditions à l'égard des premiers Césars au moment où Suétone et Tacite se mettaient à écrire, a été portée jusqu'à l'absurde par ce dernier, dans le schéma psychologique qui clôt le sixième livre des *Annales*. Y croire encore, après les faits mis en lumière par MM. Lang et Carcopino sur les dernières années de Tibère, ce serait, je pense, pour le moins imprudent. Et il est significatif de voir un grand admirateur de Tacite, comme M. Marchesi (*Tacito*, Messina-Roma, 1924, p. 219), faire raison de ce qu'il y a d'excessif dans son jugement : ... *lo stesso giudizio finale, con cui Tacito riprende e riassume la figura di Tiberio, mostra la debolezza della sua costruzione psicologica.* Et plus loin (p. 220) : ... *È questa una gradazione assurda nella vita di un medessimo uomo. Tacito spezza con le sue mani la unità psicologica di quel principe che vuol presentare completa al principio della sua narrazione.*

A la page 16, col. 1, parlant des cités de l'Asie qui avaient donné le nom de Tibère à un mois de leur calendrier, M. Rietra oublie Aphrodisias. Pourtant, à la date où il écrivait son commentaire, la lecture que Boeckh avait donnée d'une inscription de cette ville (*C. I. G.*, 2817, l. 34), attestant l'existence du mois Τιβέριος, était encore communément admise (cf. Beurlier, *Le culte impérial...*, p. 160 et note 12) ; depuis, M. Louis Robert l'a révoquée en doute dans une de ses récentes *Études d'épigraphie grecque* (*Revue de Philologie*, 1930, p. 25 et suiv.).

Sur les procès de lèse-majesté sous Tibère (p. 21, col. 2), on a mieux que le travail de Dürr : le remarquable mémoire que leur a consacré

M. Ciaceri dans ses *Processi politici e relazioni internazionali* (*Ricerche sulla storia et sul diritto romano...*, II). Roma, Nardecchia, 1918.

A la page 57, col. 2, sous le texte : ... *ne per eos quidem nisi cunctanter et necessario...*, M. Rietra note : *Von einem Zögern des Tiberius, die Aufstände niederzuwerfen, lesen wir bei Tacitus Nichts...* La vérité est que, relatant les détails du soulèvement gaulois de l'an 21, à deux reprises, Tacite se montre catégorique dans une accusation injuste (*Ann.*, III, 41 : *Consultus super eo Tiberius aspernatus est indicium aluitque dubitatione bellum.* III, 44 : ... *increpabantque Tiberium, quod in tanto rerum motu libellis accusatorum insumeret operam ;* cf. encore ce qu'il dit à propos de l'insurrection des Frises, IV, 74 : ... *dissimulante Tiberio damna, ne cui bellum permitteret.*

A cette occasion, j'aurais aimé voir citée, sinon discutée, l'hypothèse de Steyert sur un désarmement de la Gaule au cours des années qui ont précédé la révolte, hypothèse reprise et développée depuis par M. Salomon Reinach. L'événement, qui a inspiré à l'historien de Lyon des accents presque élégiaques (« Que de larmes de honte et de rage furent versées ce jour-là sur cette vieille terre belliqueuse des Gaules ! » — *Nouv. Hist. de Lyon...* Lyon, 1895, vol. I, p. 180), pourrait se déduire d'une phrase de Strabon dans la description de la Gaule (*Géogr.*, IV, 1, 2 : ...νῦν ἀναγκάζονται γεωργεῖν, καταθέμενοι τὰ ὅπλα). En 1908, mettant cette phrase en rapport avec la surprenante pénurie d'armes dont les rebelles avaient eu à souffrir (Tac., *Ann.*, III, 43), M. Salomon Reinach a tenté d'interpréter en ce sens les reliefs de l'autel des *nautae* parisiens, découvert à l'Hôtel-Dieu, reliefs dans lesquels, après une longue et ingénieuse analyse, il arrive à voir « le désarmement du Mars gaulois par des Génies, en présence du grand Mercure gaulois tricéphale ». En d'autres termes, la représentation loyaliste d'un épisode du désarmement ordonné par Tibère. De toute façon, « un motif qui ne pouvait être figuré sur un monument officiel qu'à la suite d'une pacification et pour la commémorer » (*Mercure tricéphale : Cultes, Mythes et Religions*, III, p. 184).

D. M. Pippidi.

J. F. Mountford et J. T. Schultz, *Index rerum et nominum in scholiis Seruii et Aelii Donati tractatorum* : New-York (Cornell Studies in class. philology, vol. XXIII), 1930, 205 pages.

Les auteurs de cet ouvrage, annoncé dans cette *Revue*, t. VIII, p. 290, ont rendu un grand service à tous ceux qui désirent savoir si Servius sur Virgile, Donat sur Virgile et sur Térence ont fourni quelque renseignement touchant tel personnage, tel détail d'histoire ou d'archéologie, tel fait de langue ou de grammaire. Les historiens et les philologues possèdent maintenant, grâce à eux, un excellent instrument de recherche. En outre, comme l'a indiqué M. Mountford lui-même, l'éta-

blissement de cet Index constitue le travail préparatoire indispensable à une tâche difficile, celle de faire dans les commentaires transmis la part des scolies authentiques. Les éditions qui ont été prises pour base sont celles de G. Thilo pour Servius, de Wessner pour Donat. Les noms propres et les noms communs ne sont pas séparés, et c'est un exemple à recommander à tous les auteurs de tables, car le système de l'index unique présente plus d'avantages que celui des index multiples. L'ouvrage est dédié à la mémoire de l'un des auteurs, J. T. Schultz, mort à vingt-quatre ans.

L.-A. CONSTANS.

ÉTUDES DE LANGUE ET DE GRAMMAIRE

A. BLINKENBERG, *L'ordre des mots en français moderne.* Première partie : Det Kgl. Danske Videnskab. Selskab. Histor.-filolog. Meddelelser, XVII, 1, Copenhague, Höst, 1928, 247 pages in-8°.

M. Blinkenberg nous a fait parvenir cette étude, sachant l'attention qui a été donnée souvent dans cette *Revue* aux questions d'ordre des mots, et je crois bon de la signaler, bien qu'elle se rapporte exclusivement au français, parce que les principes posés sont de ceux qui peuvent s'appliquer à toute langue indistinctement et dont l'examen s'est imposé à moi personnellement à propos du latin.

Ce sont donc seulement les principes que je mentionnerai ici.

Celui auquel M. Blinkenberg tient le plus est celui de la distinction d'un ordre psychologique et d'un ordre grammatical. Je ne suis pas très sûr que cette distinction rende de réels services. En tout cas, elle est souvent viciée par la difficulté de l'analyse. Sur l'ordre grammatical, il n'est pas difficile de s'entendre, encore que dans une phrase simple du type « c'est moi » il soit peut-être malaisé de distinguer grammaticalement les éléments [1]. Quant à l'ordre psychologique, le danger qu'il y a à l'invoquer tient à ce que pour certains il représente l'ordre dans lequel se présentent les notions dans notre esprit, pour d'autres l'ordre déterminé par des facteurs psychologiques, tels que surprise, émotion, attention, etc. C'est en ce sens que d'ordinaire M. Blinkenberg le considère et le commente. Autant dire alors qu'on le regarde comme un principe d'exception à l'ordre grammatical, et alors, au lieu de mettre l'un et l'autre en parallèle, peut-être y aurait-il avantage à grouper le facteur (non pas l'ordre) psychologique avec d'autres facteurs, tels que : recherche du rythme, de l'euphonie, de l'harmonie, de l'originalité, de l'exception, etc.

1. Je serais porté pour mon compte à analyser : c'est (groupe fixé ayant la valeur d'un introducteur inanalysable) — moi (complément de l'introducteur).

Il y a là, selon moi, une légère correction à apporter au tableau des possibilités des p. 29-30, résumant les rapports qui peuvent exister entre l'ordre grammatical et l'ordre logique :

1 : concordance des deux ordres ; cas le plus général (?) ;

2 : opposition des deux ordres, aboutissant à la victoire de l'ordre grammatical ;

3 : opposition des deux ordres, aboutissant à la victoire de l'ordre psychologique (?) ;

4 : absence de la notion d'ordre psychologique, les membres principaux de l'énoncé étant ou bien également connus, ou bien également nouveaux ;

5 : absence de la notion d'ordre grammatical (cas de la phrase disloquée ou inorganique).

J'aimerais mieux pour mon compte, sans faire état aussi rigoureusement d'un développement chronologique de la pensée, partir du principe énoncé p. 30 : « Dans un ordre donné, il faut voir en même temps la réalisation d'une pensée (ne dépendant pas nécessairement, ajouterais-je, de son développement dans le temps) et le fonctionnement d'une mécanique, collaboration ou opposition d'un choix conscient et d'un automatisme. » Et l'on trouverait dans ce principe de quoi expliquer tous les aspects de la phrase, que M. Blinkenberg définit assez rigoureusement « l'expression d'un sens relativement complet par le moyen de mots qui, se déterminant mutuellement, forment entre eux des groupes plus ou moins intimement liés » (p. 33). Le travail préalable essentiel consisterait à déterminer l'étendue, la nature et le degré de cohésion de ces groupes, et l'étude proprement dite aurait pour but de distinguer, puis d'expliquer l'ordre des termes constitutifs du groupe.

Ici je ferais encore une restriction : M. Blinkenberg considère à mon avis des groupes trop étendus, qu'il y aurait avantage à subdiviser parfois en groupes plus restreints et plus cohérents ; mais c'est là affaire de nuance et de dosage.

Dans l'intérieur des groupes, il sera presque toujours possible d'opposer à un ordre habituel (à la bonne heure ! habituel, mais pas nécessairement grammatical !) un ordre occasionnel, qu'on peut expliquer par différentes raisons générales de nature psychologique (à la bonne heure ! facteurs psychologiques, mais non pas ordre psychologique).

Ces raisons générales sont fort justement énumérées p. 33-34 : rattachement à une notion antérieure ; déséquilibre résultant d'un état affectif ; désorganisation d'un groupe et constitution d'un groupe nouveau par un contact extérieur ou un rapport sémantique, arrangement conscient pour les besoins de la clarté, de l'harmonie, du rythme, pour éviter la monotonie, pour réaliser une mise en relief...

Tels sont les principes les plus importants qui trouveront leur application au cours de deux volumes, dont M. Blinkenberg ne nous donne aujourd'hui que le premier ; qui ne voit qu'ils valent pour l'étude de toute langue et qu'il n'était pas inutile de les rappeler ici pour une application éventuelle au latin[1]?

J. MAROUZEAU.

E. ZELLMER, *Die Wörter auf -ura. Ein Beitrag zur lateinischen Wortbildung und Wortgeschichte* : Gotha, Schmidt & Thelow, 1930, 63 pages.

M. Zellmer s'est attaqué dans cette monographie à une des formations les plus curieuses du latin, qui a servi d'une part à fournir un tout petit nombre de mots anciens très usuels : *cultura*, *natura*, *figura*... ; d'autre part un très grand nombre de mots récents relativement rares. Visiblement, les mots de ce type ont eu peine à pénétrer dans la langue commune, à plus forte raison dans la langue littéraire ; ils portent une tare. Est-ce, comme M. Zellmer semble le penser (cf. p. 3), comme l'avaient déjà pensé Th. Cooper (*Wordformation in the roman sermo plebeius*), G. N. Olcott (*Studies in the wordformation of the latin*), que M. Zellmer, je crois, ne cite pas[2], la faute de leur caractère vulgaire? Je ne le crois pas. Les mots en *-ura* désignent souvent des notions ou des objets qui ont trait à la vie courante, vie des petites gens, des paysans, des corps de métier : *coctura*, *tonsura*, *salsura*, *fetura*, etc., etc. Mais on ne peut pas, sans plus, appeler vulgaire le mot qui désigne un objet vulgaire. Le caractère évident, constant, des mots en *-ura* est d'être techniques, mais appartenant aussi bien aux techniques dites nobles : *polluctura* (langue du rituel), *pictura* (langue des artistes), etc., qu'aux techniques d'artisans manuels. Font exception à la règle quelques mots très usuels, mais qui visiblement ont la même origine savante : *natura* = qualités natives, *statura* = allure, termes de la langue des éleveurs.

Dans la répartition qu'observe M. Zellmer suivant les auteurs, il apparaît que les mots en *-ura* sont rares précisément chez Pétrone (p. 15-16), qui est le plus riche en échantillons de langue vulgaire. Les langues romanes ont hérité de nombreux mots en *-ura*, non pas parce qu'ils sont vulgaires, mais parce qu'ils sont du vocabulaire des métiers.

Enfin, un dernier signe du caractère technique, artificiel de ces mots est la facilité avec laquelle on en crée suivant les besoins : Plaute fabrique *cubitura* pour le mettre en parallèle avec *cursura* (*Cist.* 379), *insultura* et

1. Au moment de mettre sous presse, je reçois un ouvrage qu'il y aurait eu intérêt à examiner en même temps que celui-ci : F. Boillot, *Psychologie de la construction dans la phrase française moderne*, Paris, Les Presses Universitaires, 1930. J'en parlerai dans un prochain Bulletin.

2. Il n'a pas utilisé non plus, me semble-t-il, les indications que j'ai données sur ce sujet dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. XVIII, p. 159 et suiv.

desultura pour faire un jeu de mots avec *insuliamus* et *sali* (*Mil.* 270), *fictura* pour jouer sur *fingit* et *fictor* (*Trin.* 367), etc., et dans les listes de M. Zellmer figurent un nombre considérable d'hapax.

Les faits de ce genre apparaîtraient avec plus de netteté dans l'étude de M. Zellmer s'il avait plus souvent (il le fait quelquefois) tenu compte pour les mots cités du contexte et du ton du passage. Tel quel, son travail peut fournir un excellent point de départ à une étude sémantique et stylistique qui serait pleine d'enseignements.

J. Marouzeau.

H. Thomsen, *Pleonasmus bei Plautus und Terentius*, I : *Ausgewählte zeitliche (und verwandte) Begriffe* : Dissert. Uppsala, Almqvist, 1930, 206 pages.

Ces 206 pages compactes sont consacrées non pas au pléonasme, ni au pléonasme chez Plaute et Térence, mais chez ces deux auteurs aux exemples de pléonasme qui se rapportent à des notions temporelles ! Et encore l'auteur s'excuse de n'avoir pas tout dit (p. xxii de l'Avant-propos) ! Et je serais porté à lui donner raison sur ce point.

Par exemple, est-il admissible que dans une conclusion à de si longues recherches l'auteur déclare s'abstenir de présenter des vues générales (p. 193)? Cette conclusion, qui d'ailleurs s'intitule « Nachwort » et tient en une page, se borne à noter que l'une des caractéristiques du pléonasme est de représenter une forme intensive de l'énoncé. Idée juste, insuffisamment mise en valeur, surtout insuffisamment analysée. Il en fallait à mon avis présenter les deux aspects : d'une part recherche de l'expression intensive par la réduplication ; d'autre part paresse de l'esprit, qui sans cesse reste en deçà du sens exprimé ; enfin tendance à ne pas considérer comme synonymes deux énoncés de forme sensiblement différente.

Cette dernière idée était sans doute la plus intéressante à développer : il est rare que le pléonasme soit réel, c'est-à-dire senti comme tel ; le sentiment d'une redite se rencontre presque exclusivement dans les cas où la redite est expresse : fr. pas *joli joli* ! ital. *piano piano*... Mais dès qu'il y a différenciation dans la forme l'esprit incline à concevoir une différence de sens, différence de nuance, d'intensité, de qualité, de fonction : dans *et puis ensuite*, *car en effet*, nous sentons *et puis*, *car* comme des conjonctions, *ensuite*, *en effet* comme des adverbes ; dans *prévoir à l'avance*, *prévoir* est déchu au sens de *se représenter ;* dans *uetus* et *antiquus*, nous mettons deux nuances, de même dans *olim* et *quondam*... Souvent la différence n'est pas analysable, mais elle n'est pas moins perçue, du fait que nous sentons invinciblement une correspondance entre le signifié et la forme du signifiant.

Je regrette aussi de ne pas trouver en manière d'introduction une justification du sujet choisi, établissant la qualité propre des notions temporelles et les raisons de la tendance que nous avons à les exprimer avec précision ou avec intensité.

L'examen de ces idées et d'autres semblables aurait pu élargir le champ d'études qu'a exploré si méticuleusement M. Thomsen. Il s'est borné à classer et à interpréter un par un ses exemples ; c'est donc dans le détail qu'on trouvera à glaner. On sera tenté de laisser en dehors de la catégorie du pléonasme maints exemples discutables, comme ceux du type *interea dum, cum maxime... tum maxime*, etc. ; mais on trouvera dans les nombreux commentaires de quoi enrichir et approfondir l'explication des textes par l'appel à la psychologie des personnages et aux effets de style. En ce sens, et grâce surtout à deux index, des mots et des références, l'ouvrage constitue un appoint précieux au commentaire de Plaute et de Térence.

Par ailleurs, il est d'un type que j'ai souvent recommandé (cf. en particulier dans cette *Revue*, t. II, p. 160-161) : étude exhaustive d'un procédé de style et plus généralement d'une forme d'énoncé dans un ensemble de textes donné ; de telles monographies préparent très heureusement une théorie générale du style latin, qui ne pourra être fondée que sur un ensemble systématique de recherches limitées, complètes et méthodiques.

En ce qui concerne le pléonasme, il me semble qu'on pourra s'en tenir provisoirement à la définition que propose M. Thomsen, corrigeant heureusement celles de Blass-Debrunner et de Kühner-Stegmann (p. XVIII-XIX) : « emploi d'un élément d'énoncé (mot, morphème ou complexe) qui, représentant une notion exprimée à peu de distance, n'est pas utile à l'intelligence du sens ni pour l'auteur ni pour le destinataire de l'énoncé. »

J. MAROUZEAU.

Ephraim CROSS, *Syncope and kindred phenomena in latin inscriptions from the parts of the roman world where romance speech developed* : Public. of the Institute of french studies, New-York, 1930, 104 pages.

M. Ephraim Cross, qui s'est fait connaître tant par ses travaux personnels que par l'intérêt actif qu'il porte aux sociétés scientifiques des deux mondes, a réuni dans cet opuscule les éléments d'un des problèmes posés par son maître de l'Université Columbia, M. H. F. Muller, dans son ouvrage récent sur la chronologie du latin vulgaire (cf. cette *Revue*, t. VIII, p. 384). M. Muller pose en ces termes la question (p. 87) : « Une étude comparative de la syncope du latin vulgaire dans les différentes régions est très souhaitable, mais je me risque à prédire qu'elle ne montrera absolument aucune différence locale ; la différence de traitement

est postérieure à la période latine. Les inscriptions montrent très clairement que toutes les régions, y compris l'Italie, dont la langue littéraire sera caractérisée plus tard par un degré moindre de syncopation, présent des phénomènes du même ordre. » C'est là, en effet, la conclusion à laquelle nous conduisent les relevés de M. Cross.

La démonstration paraît évidente ; elle eût été plus convaincante si l'auteur eût pris soin de distinguer la syncope de ce qu'il appelle dans son titre « kindred phenomena ». Est-ce un phénomène apparenté à la syncope que l'abréviation du type VIT = uixit (cf. p. 49, 53, 56) que M. Cross déclare lui-même (p. 54) purement graphique? que les raccourcis, équivalant à des sigles, du type MLIT = militauit (p. 84), BEN MER = bene merenti (p. 91)? Certaines graphies, plus délicates à interpréter, ne peuvent pas davantage être données comme traduisant une syncope : dans TERZO, OZE, ZEBVS (p. 40-41), le *z* est en réalité l'équivalent d'un *dj*, et il n'y a pas syncope de l'*i* ; dans KLENDAS, KRISSIMO(p. 80-81), le *k* représente réellement, suivant un usage assez répandu, le son *ka*, et il n'y a pas de syncope ; dans PTRONIA (p. 81), on a une graphie de type dialectal qui n'a rien à voir avec le latin.

Enfin, il faut ajouter que les relevés de M. Cross seraient plus probants s'ils étaient accompagnés d'un calcul approximatif de pourcentages. Nous n'avons sous les yeux qu'un total d'exemples, sans savoir ce qu'il représente par rapport à la masse épigraphique dans chaque région donnée : dix exemples d'Italie valent-ils dix exemples de Dacie ou de Noricum? Quand l'auteur nous dit (p. 93) : « Pour la perte de voyelles au voisinage de l'accent, on observera que, par rapport aux autres régions, Rome est particulièrement bien représentée » ; quel tableau nous l'indique?

L'étude de M. Cross, il nous le dit lui-même dans son Avant-propos, est une amorce ; il nous devra de poursuivre le travail commencé en nous fournissant les moyens d'en tirer plus sûrement parti.

J. Marouzeau.

F. Novotný, *État actuel des études sur le rythme de la prose latine* : Eos, Supplementa, vol. V, Lwow, 1929, VIII+95 pages.

M. F. Novotný, qui est, on le sait, l'auteur d'un ouvrage sur la prose métrique grecque et latine, a eu l'heureuse idée de nous donner un aperçu des investigations que l'on a faites en cette matière depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, et aussi des résultats obtenus et des problèmes qui se posent. Telles sont les divisions mêmes de l'ouvrage, et l'on voit qu'il ne s'agit pas d'un simple répertoire bibliographique, mais plutôt d'une véritable histoire de cette branche de la philologie latine. C'est aussi un livre d'initiation vraiment utile qui permettra de saisir

par la lecture d'un nombre relativement réduit de pages la masse énorme de faits, d'idées et d'hypothèses contenue dans les innombrables ouvrages et études que l'on a écrits sur ce sujet. En raison même du manque de continuité des efforts des philologues en cette matière et du nombre toujours croissant de monographies, un ouvrage récapitulatif était devenu indispensable. La tâche n'était pas aisée. M. Novotný y a fait preuve d'une ampleur de documentation, d'une sûreté d'information tout à fait remarquables. L'auteur s'est appliqué à étudier toutes les questions qui peuvent se poser en cette matière, et il a consacré de longs développements même aux problèmes les plus négligés, les plus méconnus, comme le prouvent par exemple les chapitres si intéressants sur les « équivalents rythmiques », sur la colométrie, etc. Il s'est donné aussi pour tâche de relever, autant que faire se peut, toutes les opinions des auteurs, toutes les divergences sur chaque point en particulier. Cela épargnera au lecteur plus d'une recherche inutile. Seulement, pour l'ensemble, on constatera que, au milieu de ces interminables controverses, les grandes lignes ne se dégagent pas assez nettement et, quoi qu'en dise le proverbe, du choc des idées ne naît pas toujours la lumière, il s'en faut. Peut-être eût-il mieux valu, au lieu d'opposer sur chaque point les opinions contraires, essayer de les grouper d'après les ressemblances qu'elles présentent et qui, si elles sont souvent fortuites, n'en sont pas moins significatives.

La question essentielle est, je crois, toujours la méthode. Si les efforts de tant de philologues ont été en somme si pauvres en résultats précis, c'est que chaque chercheur a eu sa méthode à part, son système personnel, au point que les résultats obtenus par l'un étaient presque inutilisables pour les autres. Et, ce qui est plus grave, c'est que cet état de choses subsiste. Dans un chapitre particulièrement instructif, M. Novotný compare ses résultats avec ceux de M. de Groot relativement à la prose de Cicéron (p. 68). Bien que les deux auteurs soient partisans de la méthode statistique comparative, leurs résultats ne concordent que médiocrement, parce que, si M. de Groot prend pour base de la comparaison un texte amétrique, M. Novotný, lui, compare la clausule avec le reste de la phrase[1]. La raison est que « si les clausules doivent remplir leur rôle, il faut qu'elles diffèrent du texte examiné même et non de ce qui se trouverait en dehors de ce texte » (p. 45). J'ai insisté à maintes reprises sur les avantages particuliers, et aussi sur les inconvénients que présente cette méthode[2], mais je ne puis me persuader qu'il existe « une fonction de clausule », qu'il y a entre la clausule et le reste de la phrase une différence d'essence, une opposition absolue. Rien ne

1. Cf. Novotný, *Revue des Études latines*, IV, 1926, p. 226 et suiv.
2. *Revue de philologie*, 1927, p. 378; *Revue des Études latines*, VII, 1929, p. 47 et suiv.

prouve que les anciens aient évité les formules métriques à l'intérieur de la phrase, bien au contraire. A maintes reprises, Cicéron, Quintilien, Sacerdos[1] nous disent que la fin de la phrase doit être *plus* soignée que le reste du discours. C'est donc une différence de degré, et la raison de cette différence mérite d'être retenue, car elle constitue le véritable fondement psychologique du rythme de la prose : l'attention de l'auditeur, disent-ils, se concentre davantage sur les fins de phrase. Au besoin, le reste de la phrase sera aussi métrique par endroits, dans les passages particulièrement importants. La répartition du rythme, aussi bien dans le discours tout entier que dans la phrase, est réglée d'après le degré d'attention que l'auditeur est censé devoir apporter aux diverses parties du discours ou de la phrase. En fait, l'intérieur de la phrase est parfois métrique. M. Laurand (*Études*, p. 188) a signalé des cas où la clausule bien connue *esse uideatur* était rejetée au milieu de la phrase, alors que la clausule réelle était du même type métrique, mais formée d'autres mots. D'après le système de M. Novotný, ce serait là une faute grave, parce que cela enlèverait à la clausule sa valeur propre. Pourtant M. Laurand démontre que c'est un fait voulu par Cicéron, un réel perfectionnement, relativement tardif, de son style.

Ce qu'il y a de plus grave et de vraiment inquiétant dans ces divergences de méthodes, c'est que trop souvent on aboutit à des conclusions contraires aux théories des anciens. Généralement, on fait bon marché de ces théories. Cicéron lui-même n'est guère épargné, et les belles recherches de M. Laurand n'ont pas convaincu M. Novotný (p. 41), qui n'hésite pas à déclarer (p. 67) que « l'énumération théorique des clausules, faite par Cicéron, contredit sa propre pratique ». On ne saurait souscrire d'un cœur léger à de pareilles affirmations ; tant que le désaccord entre nos résultats et les témoignages anciens subsistera, le doute sur la légitimité de nos procédés d'investigation sera permis. La défiance à l'égard des théories des anciens est d'ailleurs une des tendances les plus caractéristiques de la science actuelle[2]. M. Novotný l'a mise en lumière d'autant mieux qu'il la partage lui-même. Peut-être est-on trop exigeant à l'égard des anciens, et on oublie trop souvent que pour eux le rythme tenait avant tout à un sentiment inné, le *iudicium aurium*, comme dit Cicéron[3]. Évidemment, leur méthode, leur terminologie ne sont plus les nôtres ; cela fait la grande difficulté de ces investigations, cela ne prouve pas leur inutilité.

Grâce à cet ouvrage, nous pouvons connaître maintenant quelques-uns des résultats auxquels ont abouti les recherches de M. Novotný. Pas assez, à mon gré, vu surtout que son principal ouvrage, écrit en tchèque,

1. Voir mon ouvrage *L'origine du cursus*, p. 38, n. 1, et p. 106.

2. Voir la critique de cette tendance dans *L'origine du cursus*, p. 30 et 39.

3. Cf. mes observations dans *L'origine du cursus*, p. 32-33, et les nombreux textes cités.

est difficilement accessible. Une des règles les plus intéressantes que nous signale M. Novotný est celle qui veut qu'entre les deux derniers accents (d'une clausule cicéronienne) il y ait un nombre impair de temps (*morae*). L'accent jouerait un certain rôle dans la prose métrique (p. 54 et 65), bien que l'auteur reconnaisse la nature musicale de l'accent latin à l'époque classique. Et il admet même l'existence d'accents secondaires. Pourtant ce phénomène rythmique est propre à l'accent d'intensité, et rien de tel n'a pu être encore relevé pour l'accent musical. Quant à la règle elle-même, elle est vérifiée dans un assez grand nombre de cas, seulement elle comporte une tout autre explication. On a démontré depuis longtemps (Laurand, *Études*, p. 182) que dans les clausules de Cicéron les syllabes longues sont presque toujours séparées par un nombre impair de syllabes brèves. Or, en raison des règles particulières de l'accentuation latine, l'accent tombe souvent sur une syllabe longue ; il s'ensuit que dans la clausule les accents seront souvent séparés par un nombre impair de temps, mais il n'y a rien à tirer de cette rencontre due à deux faits complètement indépendants l'un de l'autre[1]. De même, M. Novotný soutient que « le mot final commençant par une brève n'est précédé ni d'un mot trochaïque, ni d'une fin de mot trochaïque » (p. 54). Sous cette forme, la règle est inexacte. Il faut que le mot final commence par un ïambe (cf. p. 68), mais alors la règle, certainement exacte, perd toute valeur. En effet, l'ïambe précédé d'une longue ou de deux brèves aboutit à un crétique ou un péon, qui, on le sait, sont très recherchés à cette place. Par un détour, nous arrivons à une règle connue. Seulement, était-ce bien la peine de faire ce détour?

En somme, M. Novotný ressuscite certains procédés de la métrique verbale tant défendue par L. Havet. Cet effort, reconnaissons-le, n'aura pas été inutile. Il nous permet d'apprécier tout ce que l'on peut tirer de cette méthode (l'auteur l'appelle « typologique »).

Un index alphabétique détaillé et complet augmente encore l'utilité très réelle de cet ouvrage[2].

M. G. NICOLAU.

Thomas FITZ-HUGH, *Triumpus-Θρίαμβος, Pyrrhichia indoeuropaearum anima vocis*, Ρυθμός-Μέτρον-Προσωδία : University of Virginia, Charlottesville, 1930, 207 pages, 5 dollars.

M. Fitz-Hugh, qui, depuis plus de vingt ans, a publié sans interruption

1. M. Novotný veut expliquer ainsi la transformation de la prose métrique en *cursus* rythmique ; voir mes observations dans *L'origine du cursus*, p. 85.

2. Il y a quelques petites négligences : sur la couverture le titre est : « État actuel des *études*... » ; mais à l'intérieur : « État actuel des *recherches*... » ; les huit dernières lignes de la page 16 sont répétées à la page suivante. D'autre part, pourquoi reproduire deux fois (p. 30 et 68) le tableau des clausules cicéroniennes d'après M. de Groot?

un grand nombre d'ouvrages consacrés à l'étude du rythme, commence maintenant une nouvelle série d'études dont le premier volume est l'ouvrage que j'analyse. D'après le titre, on a l'impression qu'il s'agit d'une synthèse des études de la série précédente. Ce n'en est qu'une juxtaposition.

On connaît la thèse de M. Fitz-Hugh : le rythme des langues indo-européennes, du latin et du celtique en particulier, serait fondé sur un accent d'intensité spécial. D'après cette hypothèse, la métrique quantitative ne serait qu'une malencontreuse invention des philologues grecs. Caesius Bassus aurait eu le grand tort d'acclimater à Rome la doctrine grecque. Pour M. Fitz-Hugh, la versification des langues indo-européennes s'expliquerait beaucoup mieux en admettant l'existence d'un accent d'intensité « pyrrhique », lequel pourrait se placer indistinctement sur une longue ou sur une brève, sur deux brèves ou sur une brève et un longue : il peut être « bissyllabique ». L'accent que M. Fitz-Hugh croit avoir découvert est, on le voit, extrêmement accommodant ; il s'ensuit qu'un seul et même mot, qui normalement n'a qu'une seule forme métrique, peut présenter, dans le système de M. Fitz-Hugh, plusieurs formes rythmiques. Il semblerait que cette méthode, qui offre de si larges possibilités, permette de réduire à un schéma uniforme les vers d'un même type, par exemple l'asclépiade mineur : précisément, M. Fitz-Hugh a pris la peine de nous donner une analyse rythmique de la première ode d'Horace (I, 1 : *Maecenas atauis*) ; or on est surpris de voir l'extrême irrégularité que peut présenter dans ce système un vers dont la forme métrique est pourtant invariable. La même remarque pourrait être faite pour n'importe quel vers logaédique. Quant aux hexamètres, l'auteur y découvre tantôt six divisions (je n'ose pas les appeler des « pieds »), tantôt sept, tantôt six et demie. La nouvelle méthode, on le voit, ne rend pas compte de certains faits que la métrique quantitative explique d'une manière beaucoup plus sûre et plus simple. On s'attendrait à voir la nouvelle méthode appliquée avec plus de succès aux vers dont le rythme est fondé sur l'accent. Il n'en est rien, et pour s'en convaincre il suffit de regarder l'analyse rythmique de certaines hymnes sacrées et du psaume bien connu de saint Augustin (p. 45). Il est à craindre que, à ce compte, même la prose la plus arythmique présente des formules rythmiques assez semblables à celles des vers.

Une hypothèse ne vaut que par le nombre de faits dont elle fournit l'explication : celui-ci, dans notre cas, n'est pas bien élevé. Pour faire accepter une telle hypothèse, il fallait du moins une solide démonstration. M. Fitz-Hugh se contente de simples affirmations, inlassablement répétées d'un bout à l'autre de l'ouvrage, dont le plan est très défectueux : chaque chapitre, chaque excursus paraît être une monographie indépendante et contient l'exposé des arguments que l'on a déjà vus

dans l'excursus précédent et qu'on retrouvera dans le suivant. De longs extraits des grammairiens anciens sont reproduits intégralement jusqu'à trois et quatre fois ; un passage d'Horace (*Épîtres*, I, 1, 156-160) est reproduit cinq fois, deux fois à la même page (p. 137). Ajoutons que ces divers extraits ne sont rien moins que probants. La célèbre définition du rythme que donne Bède le Vénérable (laquelle définition n'est pas de Bède, comme je crois l'avoir démontré, *Origine du cursus*, p. 132) est invoquée à tout propos. L'auteur ne semble pas se douter que d'une époque à une autre de graves changements ont pu se produire. L'opposition des *rhythmici* et des *metrici* sur laquelle est fondé le système de M. Fitz-Hugh n'a pas toujours eu la même portée, ni la même signification[1]. Il est regrettable que l'auteur, en utilisant les témoignages anciens, n'ait pas pris la peine de les replacer dans leur milieu respectif. A cet égard, un travail d'exégèse, évidemment délicat, eût été indispensable. Sans cela, les témoignages anciens ne sont qu'un amas confus et contradictoire que la philologie moderne a rejeté, de trop.

Enfin, on s'étonne de ne pas voir cités les ouvrages qui, ces derniers temps, ont apporté de nouvelles lumières sur le rythme indo-européen. Dès lors, il est permis de prévoir que cet ouvrage de M. Fitz-Hugh n'aura pas plus de chance que les autres de convaincre les adeptes de la doctrine métrique traditionnelle[2].

M. G. NICOLAU.

VIRGILE

L'année du bi-millénaire a été féconde en travaux sur Virgile. En voici quelques-uns, à commencer par trois *Mélanges Virgiliens*, qui nous viennent d'Universités étrangères, Bucarest, Vilna, Prague :

I. — *Vergilius. Viata si opera poetului P. Vergilius Maro.* Volume commémoratif publié par la *Revista Clasica* : Bucarest, 1930, 158 pages in-4°, 7 planches.

Ici même, et à deux reprises déjà, parlant de l'activité déployée par les latinistes roumains chez eux, M. Marouzeau a eu l'occasion de citer le nom de la *Revista Clasica* de Bucarest. Patronnée par un comité de professeurs présidé par M. Evolceanu, dirigée depuis sa parution par M. Herescu, cette publication, dont les préoccupations embrassent l'ensemble de l'antiquité, groupe autour d'elle la plupart des spécialistes des études grecques et latines du pays. Issue de la fusion de deux anciennes

1. Cf. Nicolau, *L'origine du cursus rythmique*, p. 91-94.

2. Pour le reste, comme M. Fitz-Hugh ne fait que rééditer ce qu'il a dit en 1912 dans son *Indoeuropean Rhythm*, il faudrait à notre tour rééditer les réserves et les critiques formulées alors par MM. Marouzeau (*Revue de philologie*, 1914, p. 219) et Vendryes (*Revue des Études grecques*, 1914, p. 196).

revues, l'une poursuivant des fins scientifiques, l'autre des résultats plutôt pédagogiques, obligée par l'état même des études anciennes en Roumanie de promouvoir les recherches érudites tout en veillant à entretenir dans l'esprit public la tradition classique mise en cause par une récente réforme de l'enseignement secondaire — la *Revista Clasica* a su concilier ces deux aspirations en accueillant avec une sollicitude égale les contributions originales et les meilleures traductions des textes, en cultivant le génie antique jusque dans ses lointaines survivances et en saisissant opportunément les occasions propices pour l'exalter.

Témoin ce volume de Mélanges virgiliens, qui, joignant à l'agréable variété du contenu un souci rare de la forme, est un régal pour les yeux comme il en est un pour l'esprit.

Dans un discours, prononcé à l'Académie roumaine lors de la séance commémorative et imprimé en tête du recueil, M. Jorga trouve pour célébrer l'originalité de Virgile, chantre des *rura* et des gloires romaines, des accents d'une noble et prenante simplicité. — Partageant sa sympathie entre l'*anima cortese mantovana* et le sombre et pathétique Florentin, M. Evolceanu étudie les réminiscences virgiliennes dans la *Divine Comédie*. — Dans un article sur l'*Énéide*, M. Valaori compare Virgile à Homère et souligne quelques traits propres à l'art du poète romain. — Un second article, intitulé *De formis tulĕrunt, miscuĕrunt et stetĕrunt apud Vergilium*, nous rappelant à propos que M. Valaori est, à l'Université de Bucarest, le maître des études de linguistique indo-européenne, offre l'explication de ces exemples d'une forme du parfait rare dans la poésie et empruntée par Virgile au langage rustique. — M. Burileanu reprend, d'après les sources, quelques-uns des problèmes que soulèvent la composition et la publication de l'*Énéide*. — Se maintenant dans un ordre de préoccupations que ses livres sur la pensée grecque et d'admirables traductions de Platon lui ont rendu cher, M. Papacostea analyse les idées exprimées par Virgile dans son œuvre la plus romaine, les *Géorgiques*. — Minutieusement, M. Popa-Lisseanu dénombre les interpolations et les additions dans la Vie du poète transmise par Donat. — Particulièrement autorisé par ses études antérieures à parler de poésie pastorale, grecque ou latine, M. Naum recherche les liens qui rattachent les *Bucoliques* aux *Idylles théocritéennes*. — M. Bujor signe des considérations sur la technique du vers chez Virgile. — M. Nicolau relève dans la *Fortuna omnipotens* invoquée dans l'*Énéide*, VIII, 334, un aspect particulier de la conception romaine du destin. — Enfin, M. Herescu, l'inspirateur de la publication et son réalisateur averti, entreprend l'examen des traditions sur la vie du poète et en retrace soigneusement le cadre.

Comme dans tous les pays où la règle de vie romaine constitue non

seulement un enseignement, mais une partie de la sensibilité ethnique, le bi-millénaire du poète d'Andes aura ainsi déterminé en Roumanie une sorte de vérification de positions spirituelles. L'adhésion passionnée — de pensée et de cœur — à la tradition représentée par le grand classique est la note dominante de ce recueil.

J'ai déjà dit combien la présentation du volume est digne de son objet. De tous les hommages que lui aura valus une année de solennelles commémorations, ce ne sera certainement pas celui que l'ombre du poète appréciera le moins. Depuis le temps où il savait que les *Scythiae gentes*

> ... in defossis specubus secura sub alta
> Otia agunt terra...

les choses ont quelque peu changé sur ces rivages hyperboréens où, s'il venait à subir un nouvel exil, Ovide serait aujourd'hui invité à offrir des lectures aux élégantes du pays.

D. M. PIPPIDI.

II. — *Ksiega Wergiljuszowa :* Alma Mater Vilnensis Biblioteka, Zeszyt I : Wilno, Nauk, 1930, 240 pages.

Ce beau volume, consacré à Virgile par les membres du Cercle philologique de l'Université de Vilna, contient douze articles principaux et neuf communications dont je ne peux ici qu'indiquer succinctement le contenu.

M. J. SAFAREWICZ, que nous considérons volontiers comme un des nôtres à la suite du séjour prolongé qu'il a fait à Paris, s'efforce d'assigner à Virgile sa place dans l'histoire de la langue latine en considérant d'une part la variété de son vocabulaire, d'autre part l'usage qu'il a fait de certaines licences de versification liées à l'histoire de la quantité.

M. J. OTREBSKI étudie à propos de Virgile l'alternance des formes de seconde et de troisième conjugaison dans le paradigme de *stridere.*

Mlle Sophia ABRAMOWICZ montre comment dans les *Géorgiques* les digressions jouent un rôle d'ornement, et s'étend en particulier sur la légende d'Aristée.

M. R. GOSTKOWSKI cherche dans les peintures de femme chez Virgile les indications qui peuvent se rapporter aux mœurs contemporaines.

Mlle Sophia BIERNACKA montre que les éloges donnés par Virgile à Auguste ne l'ont jamais conduit à le diviniser, ni peut-être à oublier l'injustice subie par le poète à ses débuts.

Les autres articles ont trait à ce qu'on peut appeler la survie de Virgile : de M. St. PIGON sur le rôle de Virgile dans le développement de la poésie « messianique » polonaise ; de M. C. KOLBUSZEWSKI sur Osinski

traducteur de l'*Énéide;* de M. J. Oko sur les éditions de Virgile du XVI^e^ siècle conservées à la Bibliothèque de Vilna ; de M^lle^ Sophia Riess sur les traductions virgiliennes de Slowacki ; de M^lle^ Betty Smuszkin sur les mentions de Virgile dans les commentaires du XI^e^ siècle.

A ces mémoires principaux sont joints des *Miscellanea*, dus à MM. M. Ambros, J. Oko, J. Rybicki, J. Safarewicz, dont voici les titres en latin : Conspectus librorum Vergilii Vilnensium usque ad annum MCMXXX ; De Vergilio in Bibliotheca Vilnensi centum ante annos ; De Vergilii Bucolicorum codice Vilnensi ; De Vergilio in prospectibus lectionum Universitatis Vilnensis ; De editionibus Vergilii Vilnensibus ; Quomodo J. Falkowski sacerdos Vergilii Aeneidem oratione soluta uertere conatus sit ; De Vergilio Didus Pudlowski fonte ac magistro ; Ad uersus IV 979-983 operis q. i. « Pan Tadeusz » ; Densere/densare apud Vergilium.

La seule mention de ces mémoires suffit à attester la valeur de cette collaboration de virgilianisants et à faire apparaître le mérite d'un cercle d'études dont nous nous sommes déjà plu ici à louer l'activité.

J. Marouzeau.

III. — *Pio Vati. Sbornik praci českych filologu k uctěni dvoutisiciho vyroči narozeni Vergiliova*, redig. O. Jirani, F. Novotny, B. Ryba : Praha, Jednota českych filologu, 1930, 175 pages, 2 planches.

Ce volume, dont la préparation a été confiée à MM. O. Jiráni, F. Novotný, B. Ryba, contient les quinze articles suivants, dont la plupart sont consacrés à la survie de Virgile dans le monde tchèque : K. Svoboda, Les *Géorgiques* de Virgile considérées comme œuvre poétique ; Z. K. Vysoký, Les sources de l'épisode de l'amour de Didon dans l'*Énéide* ; A. Salač, La bataille d'Actium sur le bouclier d'Énée ; G. Hejzlar, Les portraits de Virgile ; K. Simeček, Virgile dans l'antiquité chrétienne ; J. Ludvíkovský, Quelques échos de la légende virgilienne dans la vieille littérature tchèque ; K. Hrdina, Centones Vergiliani des humanistes tchèques du XVI^e^ et XVII^e^ siècle ; B. Ryba, Mathieu Collinus et ses conférences sur Virgile à l'Université de Prague au XVI^e^ siècle ; J. Hendrich, Virgile et nos écoles ; F. Novotný, Virgile et la philologie tchèque ; J. Hendrich, Les traductions tchèques de Virgile ; A. Novák, Le paysage virgilien (dans la littérature tchèque) ; F. Stiebitz, Virgile et son portrait dans la poésie de J. S. Machar ; F. Hála, Traduction de la IV^e^ Églogue ; O. Vanorný, Traduction du livre IV de l'*Énéide*.

En même temps que ce volume a paru l'ouvrage de M. O. Jirani : *Virgile, sa vie et son œuvre*, recueil de six conférences faites à l'Université de Prague, qui représente, je crois, la première présentation en

tchèque de l'œuvre historico-littéraire du poète. Il y a là un ensemble de travaux qui, venant s'ajouter aux entreprises scientifiques déjà signalées dans cette *Revue* (cf. ci-dessus, p. 28), font le plus grand honneur au cercle des philologues tchèques.

La célébration des fêtes virgiliennes vient ainsi de nous donner un mémorable exemple de survie spirituelle. Non seulement elle atteste la vitalité de l'œuvre du poète et permet d'en démêler les raisons profondes, mais elle aura fourni à maints groupements de notre monde occidental, particulièrement dans les pays nouveaux ou rénovés par les événements récents, l'occasion de prendre conscience de leur solidarité scientifique.

J. MAROUZEAU.

J. W. MACKAIL, *Virgil* (Proceed. of the British Academy, XVII) : London, Humphrey Milford, 1931, 22 pages.

En même temps que les Sociétés savantes d'Angleterre, *Académie, Classical Association, Society for promotion of roman studies*, se réunissaient pour fêter le bi-millénaire de Virgile, l'illustre J. W. Mackail, membre de l'Académie, ancien professeur de poésie à l'Université d'Oxford, consacrait une des conférences traditionnelles « Henriette Hertz » à célébrer la mémoire du poète latin.

Cette conférence, destinée à un large public, a pour objet de montrer en Virgile d'une part le représentant d'une race, d'un temps, d'une culture, d'autre part l'initiateur d'un monde nouveau qui a fourni aux générations successives ce que l'auteur appelle un « standard of quality ». A côté de généralités éloquemment présentées, on trouvera dans cet opuscule des vues originales et subtiles sur l'esthétique et la langue de Virgile, sur l'interprétation des poètes, et en particulier sur les enrichissements que le temps apporte à notre vision des grands hommes du passé.

Nous avons là comme une initiation à Virgile. Dans le même temps, M. Mackail avait l'occasion de développer quelques-unes de ses vues dans la belle Introduction qu'il mettait en tête d'une édition de l'*Énéide* :

The Aeneid, edited with introduction and commentary by J. W. MACKAIL : Oxford, Clarendon Press, 1930, LXXXVIII & 532 pages. 18 sh.

La première objection que je ferais à cette édition est son prix de vente : 100 francs est un prix prohibitif, qui condamne un livre à n'entrer que dans les grandes bibliothèques. Et c'est d'autant plus dommage que cette édition est précisément faite, dit l'auteur dans sa Préface, moins pour les savants et les étudiants que pour les lecteurs et amateurs de grande poésie ; elle s'adressera donc à une aristocratie autant de la fortune que de la culture.

L'Introduction, de 88 pages compactes, est autre chose qu'une simple présentation de l'œuvre ou une compilation d'études antérieures ; elle est pour une bonne part originale, par exemple en ce qui concerne la langue de Virgile, certaines particularités de style, comme les répétitions et les suggestions verbales, le rythme et l'adaptation de la phrase au vers, les procédés et jeux phoniques, les traces d'inachèvement du poème. Quelques exposés de nature plus particulière, trop spéciaux pour figurer dans l'Introduction et trop développés pour trouver place dans les Notes, sont présentés en Appendice à la fin du volume : sur l'ablatif dans Virgile, la question des épisodes doubles, le monde des Enfers, les habitants du Tartare, les descendants d'Énée, la topographie des livres VII à XII.

On ne cherchera pas dans le texte des améliorations ou innovations : l'apparat critique est réduit au strict minimum ; M. Mackail accepte généralement le texte de la vulgate et ne propose guère de son cru que trois corrections (III, 360 et 362 ; V, 488) qui ont pour elles, il faut bien le dire, à la fois l'attrait du sens et la vraisemblance paléographique (pour autoriser le *uolucri fune* de V, 488, M. Mackail pouvait comparer X, 440, *uolucri curru*). On ne cherchera pas non plus un commentaire abondant : M. Mackail ne prétend pas empiéter sur le domaine de M. R. S. Conway, qui a en préparation une grande édition de Virgile.

Cette abstention est une attitude dangereuse, et qu'un savant comme M. Mackail a dû avoir peine à soutenir. Éviter de se poser des questions, ou plutôt éviter les questions qui se posent, parce qu'on s'adresse à une catégorie de lecteurs définie, c'est se condamner à desservir ces lecteurs eux-mêmes.

Un simple sondage au début du X^e^ chant m'a amené à faire les réflexions suivantes.

Comprendra-t-on bien l'effet de grandiloquence épique des quatre premiers vers (ouverture du conseil des dieux) si l'on n'est pas prévenu que ces vers sont faits entièrement de souvenirs, sinon d'adaptations, d'Homère, d'Ennius et de Naevius? — Appréciera-t-on le style olympien du discours de Jupiter si l'on ne note pas, en s'aidant d'une remarque bien connue de Quintilien, la saveur de l'archaïsme *quianam*? — Que penser de l'épithète *aurea* appliquée à Vénus, si on ne nous l'explique pas par un recours à Homère? — Les notes aux vers 15, 31, 35, 40, 63, 64, 88..., ne nous apprennent rien d'essentiel, alors que dans tout ce passage nous aurions intérêt à être renseignés sur le sens de *nascentis Troiae* (27), l'emploi malicieux, fait par Vénus, du masculin *quisquam* (34), l'inexactitude méditée de *exustas classis* (36) et de *uitam committere uentis* (69), le comique de l'expression *soceros legere* (79), etc. Tout nous manque dans ce passage et dans la suite pour apprécier l'extrême origi-

nalité du poète dans le tableau qu'il nous présente d'un souverain pompeux et débonnaire, incapable et un peu ridicule, en face de deux plaideuses déchaînées qui sont, comme le dit fort bien M. Mackail quelque part dans son Introduction, beaucoup plus femmes que déesses.

Dans son Introduction encore, M. Mackail explique avec beaucoup de finesse comment nous apprécions mieux aujourd'hui que ne pouvaient le faire des contemporains l'art de Virgile, grâce au recul, grâce aux différences de milieu, de mentalité, grâce aussi aux trésors d'érudition accumulés par les commentateurs et les savants. Mais alors était-il juste de nous priver de ces ressources, et les lecteurs, même non spécialistes — surtout non spécialistes, car un philologue pourra faire pour son compte le commentaire qu'on lui refuse — ne risquent-ils pas de trouver obscur et peut-être un peu pauvre le texte qu'on propose à leur admiration?

Cette abstention a moins de conséquence en ce qui concerne l'établissement du texte ; mais si le philologue est autorisé sur ce point aussi à dire son mot, il trouvera peut-être regrettable qu'on passe si légèrement sur des questions comme celles qui se posent aux vers suivants : v. 24, n'y a-t-il pas intérêt à conserver l'archaïsme *moerorum*, attesté par le « Palatinus », confirmé par Servius, commenté par Quintilien, propre à conférer au discours d'une déesse le ton archaïque qui lui convient? Au même vers, la construction *proelia miscent... et inundant sanguine fossae* est de celles qu'un auteur soigneux ne se permet pas, car elle nous entraînerait à donner à *inundant* le même sujet qu'à *miscent*, donc à attendre *fossas*, et c'est *fossas*, en effet, que donnent la moitié des manuscrits ; il fallait se demander si les manuscrits qui ont *fossae* n'ont pas emprunté cette leçon au vers XI, 382, dont la construction est toute différente ; — au vers 72, même si l'on accepte la leçon *nostra* (qui a l'inconvénient de réaliser sans raison un triple homéotéleute : *-a*, *-a*, *-a*), ne fallait-il pas discuter au moins la leçon *nostri*, qui, outre qu'elle constitue la « lectio difficilior », contient une pensée plus fine et nous fait pénétrer plus intimement dans la psychologie de Junon?

Il n'est pas facile de faire une édition à commentaire réduit ; c'est peut-être impossible quand il s'agit de Virgile. L'œuvre de M. Mackail nous laisse un regret, c'est que le plan suivi par lui nous ait privés des enrichissements que pouvaient nous prodiguer son érudition, son sens de la poésie et son amour pour Virgile.

J. MAROUZEAU.

W. WILI, *Vergil* : München, Beck [s. d.], 154 pages.

Ce nouveau travail sur Virgile s'annonce lui-même comme destiné au grand public en lui apportant une présentation « bien au point » de la vie, de l'œuvre et de l'entourage du poète. L'auteur, qui écarte de parti

pris tout appareil d'érudition — la langue latine ne fait que de courtes apparitions dans ces pages consacrées au grand Romain — recherche au contraire une présentation raffinée et artistique. Il tient toutes ses citations d'un spécialiste de la traduction virgilienne, R. A. Schröder. Des titres suggestifs engagent le lecteur dans les quatre sections de l'étude : physionomie — rêve — campagne — état ; les sous-titres symboliques le sont plus encore ; l'autobiographie du poète — le dieu des bergers — interrègne — Tellus iustissima — tertia imitatio — etc... Le texte est à l'avenant, plus flatteur pour l'imagination du lecteur que satisfaisant pour ses exigences scientifiques. Cependant, il ne laisse pas de contenir çà et là des idées générales intéressantes sur l'anonymat du jeune dieu dont Mélibée entretient le culte, sur le triomphe de la Justice dans les *Géorgiques*, sur la place accordée aux jeunes gens dans l'*Énéide*, etc... Ce livre est la preuve que l'œuvre virgilienne ne laissera jamais inerte et stérile une pensée sympathique et qu'à son second millénaire le poète reste assez jeune pour éveiller la méditation et le rêve.

A. Guillemin.

Frank Olivier, *Deux études sur Virgile* : Publications de la Faculté des lettres de Lausanne, 1930, 63 pages.

Des deux études sur Virgile réunies dans le volume que publie M. Olivier, la première est un panégyrique, un hommage enthousiaste, écrit avec élan et verdeur, et qui va droit au poète, non sans écarter d'un geste plutôt deviné qu'aperçu toutes les recherches de la critique qui ont méconnu, déplacé, faussé le grand intérêt de la poésie virgilienne. Si Virgile s'est révélé dans les *Bucoliques*, ne demandons pas d'autre secret à ces poèmes : son pipeau y sonne d'une voix déjà assurée des airs dont nous ne savons plus la technique. Des *Géorgiques*, n'attendons pas les leçons d'agriculture qu'elles semblent promettre : elles célèbrent la fête de la terre, de la juste terre, *iustissima tellus*, et celle aussi du labeur humain, encouragé par un dieu, par « Dieu », répète avec insistance, empruntant une terminologie chrétienne, M. Olivier que semble emporter, comme pour le punir de l'avoir renié, l'élan mystique qui a placé Virgile parmi les préfigurateurs de la Rédemption. L'*Énéide* n'est ni le décalque de l'*Iliade*, ni un hymne en l'honneur d'Auguste ; elle dépasse ces buts médiocres, et la poésie du patriotisme y chante sur de multiples registres. Admirons-y surtout cette langue « d'une densité spécifique qu'on ne retrouve pas ailleurs en latin, très rarement dans d'autres littératures », cette langue caractérisée par « d'infinies combinaisons statiques et cinétiques ». Jamais, que je sache, le style du poète n'a été jugé en une formule plus heureuse.

La seconde étude, beaucoup plus curieuse que la précédente, concerne

les relations de Cicéron et de Virgile. Si le grand consul ne paraît pas à l'endroit dans lequel nous le souhaiterions aujourd'hui, vers la fin de cette Revue des héros où il semble que sa place soit restée vide, nous en savons la raison, et qu'Auguste, les *amici principis*, toute la cour, étaient qualifiés pour en juger autrement que nous. Mais n'est-il nulle part? M. Olivier nous le montre en deux passages ; il serait l'original du Drancès du livre XI et le vers VI, 623, serait destiné à marquer sa mémoire au fer rouge. Ce vers reprend une abominable calomnie répandue par ses ennemis. La démonstration de M. Olivier est entraînante ; mais c'est une « clé » et on sait que toute « clé » est suspecte. On peut dire bien des choses en faveur de l'hypothèse et d'autres pour la combattre. Il est évident que le passage concernant Drancès est unique dans l'*Énéide;* on y rencontre des procédés, un ton, des développements qui ne se présentent nulle part ailleurs. Le vers VI, 623, vient immédiatement après une section dont la critique s'accorde aujourd'hui à reconnaître qu'elle vise Antoine, le triumvir : il serait tentant de mettre un nom propre sous celle qui lui fait pendant. Cependant, E. Norden, bien informé, cite Antoine, mais se tait sur Cicéron. Virgile a-t-il eu la cruauté de se faire l'instrument d'un ressentiment posthume d'Auguste? Catilina est traité par lui avec rigueur : l'ombre du conspirateur, accrochée au rocher, pourrait sembler le trophée opime élevé à la gloire du vainqueur de la conjuration. Vraisemblablement, Virgile ne lisait pas les lettres de Cicéron. Mais les discours et les traités suffisent à attester que l'orateur a envisagé le salut de Rome comme son fief et s'est fait de l'exécution du Tullianum son passeport par excellence auprès de la postérité. Virgile n'a-t-il donc pas vu que déshonorer Catilina, et le déshonorer dans l'un des morceaux les plus brillants du poème, c'était fonder pour l'éternité la gloire de Cicéron? Salluste, il est vrai, a réalisé le tour de force de conclure l'arrestation des conjurés par un *encomion* de Caton et de César, comme si Cicéron eût été étranger à l'affaire ; et précisément, dit M. Olivier, la calomnie sur laquelle repose le vers VI, 623, émanerait du milieu de Salluste. On ne peut que multiplier les points d'interrogation. Mais si le lecteur ne se rend pas, il demeure captivé par l'entrain et le piquant d'une démonstration dont l'atmosphère reste par ailleurs d'une si haute tenue.

A. GUILLEMIN.

E. TUROLLA, *Virgilio* : Roma, Formiggini, 1927, 96 pages.

Un minuscule volume, couvert en parchemin, auquel on sait tout d'abord gré de ne pas s'ouvrir par la mosaïque de Sousse ; quatre-vingt-quatorze pages de petit format, écrites par une main docile aux mouvements du cœur, sans rien, assurément, « qui pèse ou qui pose ». Elles nous rappellent agréablement, ces pages, le rêveur mélancolique, le con-

templateur de la nature, le passionné de la grandeur de Rome. C'est assez pour un « profilo ». Elles nous attendrissent plus qu'elles ne nous instruisent : car, enfin, cette mélancolie naît-elle de l'âme du poète ou de l'imagination du critique? Les Romains ne nous apparaissent pas tous dans cette atmosphère de pitié sympathique : Virgile appartient-il à leur race ou — tel le Melchisédech biblique — est-ce un beau rejeton *sine patre, sine matre*, dont les origines mêmes sont un mystère? Le tort de ces séduisantes études est de laisser après elles des problèmes qu'elles ne se préoccupent pas d'éclairer.

A. GUILLEMIN.

M. SCHMIDT, *Die Komposition von Vergils Georgica* : Stud. zur Gesch. und Kult. des Altertums, Paderborn, F. Schöningh, 1930, 235 pages.

A la suite d'un certain nombre de philologues, Mme Schmidt s'oriente dans ce volume vers la découverte des éléments qui, par leur juxtaposition, formeraient certains poèmes latins de l'époque d'Auguste, ceux de Catulle, la Ciris, le Culex, les odes d'Horace, mais principalement les *Géorgiques*. Dans un livre des *Géorgiques* s'entrelaceraient, d'une part, les chapitres d'enseignement (Lehrkapitel) et, d'autre part, les morceaux d'apparat (Schmuckstücke), que tout lecteur aperçoit sans peine ; l'auteur s'efforce d'établir que ces unités à leur tour se subdivisent en sections se répondant les unes aux autres et dont la longueur se chiffre par des nombres privilégiés ou par leurs multiples. L'exposition est trop compliquée pour qu'il soit possible d'en donner un aperçu. Rappelons que M. Richmond s'est servi d'une méthode analogue pour l'interprétation des élégies de Properce. Que la démonstration soit parfaitement concluante, nul, sans doute, ne se risquerait à l'affirmer ; que l'effort fait en ce sens soit à décourager, on oserait moins encore en être assuré. Peut-être cette voie aboutira-t-elle à quelque découverte. Cependant, dès aujourd'hui, il semble bien que certaines préventions soient difficiles à écarter. Pourquoi ce genre d'études ne s'appuie-t-il jamais sur une révélation ou tout au moins une insinuation des grammairiens anciens, toujours si prolixes lorsqu'il s'agit de la forme de leurs écrivains? Pourquoi rien dans le texte, et en particulier aucune correspondance de vocabulaire, ne vient-il corroborer les subdivisions proposées? Les poètes savaient parler à leurs lecteurs, pour ainsi dire, à mots couverts, ils n'aimaient pas à voir leurs effets méconnus. J'ai beau compulser le livre de Mme Schmidt, je n'y découvre que des évaluations chiffrées ; nulle part le texte ne vient témoigner en sa faveur. On ne saurait douter que les procédés de la composition alexandrine soient visibles partout dans les poèmes virgiliens ; en dépit de ses efforts pour devenir le disciple et l'émule d'Homère, le Romain reste l'élève de Callimaque et émaille son texte d'épyllions, d'épigrammes, bref, des miniatures coutumières. Cet

accident est-il voulu? est-il instinctif? il est difficile de décider si le poète a fait ce qu'il a pu ou a voulu ce qu'il a fait. Par sa schématisation mathématique, qui ne saurait provenir du hasard ni être inconsciente, Mme Schmidt tranche la question... en connaissance suffisante de cause? on peut se le demander. Car il ne suffit pas d'invoquer l'exemple des *Bucoliques*, ni les travaux de K. Witte sur ce sujet; les quatrains, les tercets, les distiques des *Bucoliques* et leurs *responsiones* ne peuvent échapper à l'œil le plus distrait et invitent à poursuivre la recherche de la symétrie là même où elle n'apparaît pas dès l'abord. Mais l'auteur même signale les désaccords auxquels l'application de la méthode aux *Géorgiques* a déjà donné lieu. D'ailleurs, au cours de ces recherches, plus d'une considération intéressante lui sont apparues; pour n'en citer qu'une preuve, on lira avec intérêt le passage dans lequel, à travers les grâces précieuses de l'épisode d'Aristée, elle nous fait apercevoir le bâti de l'éloge de Gallus, demeuré en place après que le mécontentement d'Auguste eut condamné Virgile à renouveler toute la façade, et il est assez piquant de se dire que l'éloge de l'Égypte, qui sert aujourd'hui d'introduction à l'épisode de Protée, devait, dans le dessein primitif, encadrer les louanges du vice-roi disgracié.

A. GUILLEMIN.

H. JEANMAIRE, *Le messianisme de Virgile* : Paris, Vrin, 1930, 216 pages.

Encore une interprétation de la IVe Églogue.

« Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle. » D'autant plus que la thèse défendue par M. Jeanmaire dans cet ouvrage est antérieure à celles qu'ont soutenues M. J. Carcopino et M. L. Herrmann, sans parler des appoints fournis par MM. Eisler, Hubaux, R. Waltz. M. Jeanmaire avait présenté l'essentiel de sa démonstration dès 1923, puis l'avait reprise en 1929 dans une conférence que reproduit le chapitre I du présent ouvrage. L'impression de cet ouvrage a été retardée jusqu'à 1930, de sorte qu'il n'avait pas encore paru quand fut publié celui de M. Carcopino.

J'ai dit dans un précédent Bulletin critique l'impression que j'avais retirée des démonstrations de MM. Carcopino et Herrmann; un article récent, très important, de M. Faider :

P. FAIDER, *La IVe Églogue et la méthode historique : Revue belge de philologie et d'histoire*, t. IX, 1930, pages 783-800,

me dispense, je dirais presque m'interdit, de reprendre la question à propos du livre de M. Jeanmaire, car il en donne une analyse scrupuleuse et une très fine appréciation en le confrontant avec ceux des interprètes rivaux. Il est indispensable de se reporter à l'article de M. Faider pour se remettre en mémoire les principales données du problème et s'orienter

parmi les interprétations romanisante et orientalisante, dionysiaque et pythagoricienne, allégorique et messianique de cette irritante églogue.

Pour l'instant, c'est tout ce qu'on peut faire. Mais nous ne sommes pas au bout. M. Carcopino et M. Jeanmaire sont arrivés *dead-heat* — j'entends en ce qui concerne la date — l'un achevant d'imprimer son livre pendant que l'autre publiait le sien, si bien qu'aucun des deux auteurs n'a disposé pour la discussion d'un exposé complet de la thèse de l'adversaire. M. Jeanmaire dans une note additionnelle indique rapidement quelques-unes des raisons qui le conduisent à maintenir son point de vue. Nous marquerons les points quand les deux auteurs auront dit leur dernier mot.

J. Marouzeau.

G. Schnayder, *De portus Libyci descriptione Vergiliana : Commentationes Vergilianae,* Cracovie, 1930, pages 40-77.

Cet article, un peu lent par endroits, un peu rapide à d'autres, tend à dégager, dans la description du port libyen au premier livre de l'*Énéide* (v. 159 et suiv.), la part du souvenir littéraire, du souci artistique, des préoccupations contemporaines et, enfin, de la réalité. L'auteur montre comment Virgile, prenant pour point de départ les vers de l'*Odyssée* (V, 96), y ajoute, comme sur une « toile de fond » (*scaena*), de la verdure, des dieux et du gibier — traits communs à la poésie impériale et à la peinture pompéienne, où se reflètent les goûts de l'époque ; sans admettre une représentation fidèle des lieux, il note que le paysage du poète peut cadrer avec celui de la nature. L'allusion du vers 427 aux ports de Carthage révèle, je crois, un réalisme plus accentué. Mais la question mériterait une étude générale des descriptions virgiliennes, pour laquelle l'auteur paraît tout désigné.

P. Wuilleumier.

I. E. Drabkin, *The Copa, an investigation of the problem of date and authorship, with Notes of some passages of the poem* : New-York, Humphrey, 1930, 106 pages.

Ce petit poème de trente-huit vers est-il authentiquement de Virgile? Est-il l'œuvre d'un faussaire? Est-il une piécette échappée de l'œuvre d'un grand homme : Catulle, Properce, Ovide, Tibulle? Est-il une survivance d'un poète sans postérité : Gallus ou Serenus? le tour de force d'un auteur de second ordre : Valgius Rufus ou Annius Florus? la réussite anonyme d'un inconnu de l'entourage d'Auguste ou du cercle de Messalla? On sait que toutes ces hypothèses, d'autres encore, ont été soutenues.

M. Drabkin tient pour l'authenticité. Oh ! pas d'une foi enthousiaste ni même assurée. Plutôt par résignation et par impossibilité d'adopter une autre opinion. C'est par un progrès en quelque sorte négatif que l'auteur

arrive à se faire une conviction. Regarde-t-on le vocabulaire? « L'authenticité ne peut être exclue » (p. 24). La syntaxe et le style n'offrent pas de critères utilisables (p. 35). A la métrique on ne peut guère demander autre chose que de confirmer des résultats qu'on obtiendrait par ailleurs (p. 47). De l'étude des sources et imitations il y a peu de lumière à tirer (p. 67). Les thèmes et notions ne permettent aucune conclusion positive (p. 73). C'est peut-être la tradition qui fournit à M. Drabkin les principaux éléments de sa démonstration (p. 89), et l'on sait pourtant à quel point elle est discutée.

Ce total de conclusions négatives autorise-t-il la conclusion générale présentée p. 91? L'interprétation la plus saine est que Virgile a écrit la *Copa* avant l'époque des *Églogues*. Si l'on résiste à cette façon de voir, on aura encore le choix entre deux possibilités : Virgile a écrit la *Copa* entre l'époque des *Églogues* et 25 av. J.-C. ; ou bien la *Copa* est l'œuvre d'un auteur inconnu qui écrivait peu avant la publication des *Églogues*.

Il ne me convient certes pas de reprendre pour mon compte la question des *Virgiliana* après tant de thèses et d'antithèses ; si l'on m'y forçait, je dirais bien que j'incline à admettre une cristallisation de piécettes virgilianisantes autour de quelques bribes de Virgile authentiques, sans pour cela nécessairement faire appel à des poètes qui portent un nom connu, et l'attitude prise récemment par M. Hubaux dans son étude sur *Les thèmes bucoliques* (cf. en ce qui regarde la *Copa*, p. 121 à 133) me paraît bien avoir des chances d'être la plus raisonnable.

Mais l'attitude de M. Drabkin en faveur de l'authenticité a un avantage indirect ; c'est celui d'avoir incité l'auteur à une enquête minutieuse sur le poème. Il a analysé, disséqué, tourné et retourné sous toutes leurs faces, comparé et confronté de toutes les manières ces trente-huit pauvres vers, de sorte que son livre est une mine d'observations précises où pourront puiser les historiens de la langue et de la littérature pour des études qui dépasseront le cadre de cette piécette. L'enquête poursuivie par M. Drabkin, rigoureuse, méthodique, acharnée, a le mérite, comme disait quelquefois Louis Havet mi-railleur mi-sérieux, de celles qui sont entreprises avec un parti-pris. J. MAROUZEAU.

ÉTUDES LITTÉRAIRES DIVERSES

E. L. HUNT, *Plato and Aristotle on rhetoric and rhetoricians* : Studies in rhetoric and public speaking in honor of J. A. WINANS, New-York, The century Co., 1925, 57 pages.

Ce volume de mélanges, consacré tout entier à la rhétorique et à la parole publique, s'ouvre par une étude sur les relations de Platon et d'Aristote. La physionomie des deux philosophes, considérée de ce point de vue si spécial, conserve ses traits traditionnels. Le premier, brillant, original, paradoxal, se souviendra toujours d'avoir croisé le fer

avec la sophistique ; il n'oubliera pas davantage qu'il est le fondateur de ce qu'on a appelé la « pédantocratie ». Tous ses traités à qui mieux mieux condamnent l'instrument forgé par les Gorgias, les Prodicos, les Protagoras et employé par eux à de si fâcheuses besognes ; il dédaigne une force dont sa république de philosophes n'a que faire. Aristote, sage et mesuré, n'est ni son adversaire, ni son second ; reprenant pied dans la vie réelle, il perçoit d'instinct que l'art oratoire est la puissance la plus incontestée à laquelle obéisse la vie antique ; il l'assagit dans sa rhétorique, et c'est à lui finalement que reste la possession du champ de bataille dont son rival se retire acclamé, admiré, mais dépossédé.

A. GUILLEMIN.

A. Ph. MC MAHON, *Seven questions on aristotelian definitions of tragedy and comedy :* Harvard Studies, XL, 1929, 198 pages.

C'est à l'érudition pure qu'est consacré ce volume. Après avoir brièvement esquissé les problèmes posés par la façon dont nous sont venues les définitions aristotéliciennes de la comédie et de la tragédie, l'auteur relève leurs traces à travers la pensée grecque, romaine, médiévale et classique jusqu'à nos jours ; il interroge successivement dans cette enquête Platon, Aristophane de Byzance, Plutarque, Longin, Épictète, Marc-Aurèle, etc..., Plaute, Térence, Varron, Cicéron, Horace, Vitruve, Manilius, etc..., Boèce, Isidore, Jean de Salisbury, etc..., etc... Tous les âges et toutes les nations défilent dans cette imposante théorie — tout près de cent témoins et encore, est-il dit, les documents ne sont pas au complet. Cette évocation est tout à l'honneur d'Aristote ; elle montre la vitalité de ses idées, qui, après s'être imposées à l'antiquité grecque et romaine, inspirent encore les conceptions romantiques.

A. GUILLEMIN.

J. MARTIN, *Symposion, Die Geschichte einer literarischen Form :* Stud. zur Geschichte und Kultur des Altertums : Paderborn, Schöningh, 1931, 320 pages.

Le « banquet » représente dans la littérature des anciens un genre caractérisé avec la netteté, la rigidité spécifique qui leur plaisait. Homère, le poète universel, l'initiateur et le modèle, le créateur des formes, est à la source de ce courant dont les derniers filets, à demi taris ou presque ignorés, se perdent dans les écrits chrétiens de la *Cena Cypriani* ou du *Symposion* de Methodios. M. J. Martin montre comment le genre a peu à peu acquis ses cadres et sa fixité : d'une description réaliste, dans laquelle l'intérêt se concentrait sur la préparation du repas, l'espèce et la qualité des mets, la somptuosité du service, on a passé à un entretien de sages ou de lettrés, et l'action, quittant le premier plan, n'a

finalement conservé que les traits conventionnels sans lesquels le genre fût devenu méconnaissable.

Les personnages du *Symposion* sont aussi traditionnels que ceux de la comédie italienne de jadis : l'hôte, le bouffon, le convive inattendu, l'invité attardé, le médecin, le couple amoureux, etc... ; quand les circonstances ne se prêtent pas à l'introduction de l'un ou de l'autre, quelque allusion au rôle qui lui est d'ordinaire assigné marque la place de l'absent. Les événements de l'intrigue ne sont pas moins traditionnels : arrivée des invités, querelle, accident, larmes, etc...

Ainsi solidement stylisé, le genre n'en a pas moins conservé quelque souplesse : il se prête aux idées sérieuses — Platon, Macrobe et tant d'autres en sont la preuve — mais aussi aux effets comiques, comme le montrent Horace et Pétrone ; les plus hautes spéculations de la philosophie s'y encadrent, mais aussi les malices de la satire. Il a subi ou commandé plusieurs évolutions : « le deipnon », cher à la comédie, l'a influencé et, sur quelques points, modifié ; mais, à son tour, il a pénétré dans les genres qui lui étaient le plus étrangers.

Ce résumé rapide ne peut que faire pressentir la richesse de la documentation mise en œuvre par l'auteur de cette étude : on ne saurait, je crois, faire aucune réserve sur l'érudition qu'il déploie.

Le but qu'il s'est proposé n'est pas moins louable. Notre habitude moderne de ramener obstinément les manifestations de la littérature antique aux cadres de la nôtre nous en a trop longtemps dissimulé l'originalité et, fort heureusement, beaucoup de travaux tendent aujourd'hui à retrouver la trace de sentiers que nous avons cessé de fréquenter. Cet effort si heureux, éveillé par les pressentiments et les exhortations de plusieurs philologues français ou étrangers, parmi lesquels il est juste de rappeler le regretté P. Lejay, commence à renouveler notre intelligence de l'antiquité. Mais il ne faut pas méconnaître le danger auquel il nous expose. Il a mis clairement en lumière jusqu'ici les éléments rigides et stylisés de l'art ancien. Il ne doit pas nous conduire cependant à oublier tout ce qui a pénétré dans ces cadres de vie et de vérité. Dans la littérature romaine, pour m'en tenir à elle, le sens du réel s'est infusé par maints canaux ; les grands artistes sont des réalistes, et même les médiocres trahissent ici où là des facultés d'observation qu'un talent plus élevé aurait brillamment mises en œuvre. Ce point de vue ne devrait pas être négligé. A dessein ou par l'effet même de sa conception du sujet, il l'a été par M. J. Martin, et si son étude ne laisse rien à désirer pour l'histoire du genre, on aimerait à la voir complétée par un aperçu de ce que ce genre doit à la vie des peuples et à l'originalité des écrivains.

A. GUILLEMIN.

J. Hubaux, *Les thèmes bucoliques dans la poésie latine*, mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique : Bruxelles, Maurice Lamertin, 1930, 257 pages in-8°.

On devait déjà à M. J. Hubaux une étude des thèmes développés par Virgile dans les *Bucoliques*[1]. Cette fois, il étudie la filiation des thèmes bucoliques à travers toute la poésie latine. Il y a donc dans cet ouvrage l'histoire d'un genre, « selon la méthode suggérée par E. Norden, dans sa récente *Römische Literatur*, et appliquée à l'étude d'un autre genre, l'élégie, par L. Herrmann, dans un brillant article de la *Revue de l'Université de Bruxelles* ». Histoire entendue largement ; car, relevant les traces des thèmes bucoliques hors du genre proprement pastoral, dans l'élégie, dans l'épigramme, dans la poésie didactique, M. Hubaux les examine et éclaire, pour ainsi dire, du dehors aussi bien que du dedans, l'inspiration et la technique des poètes bucoliques latins.

Le premier chapitre est consacré à un très intéressant commentaire du début de la 6e Églogue de Virgile, *Prima Syracosio...* Virgile a-t-il voulu se proclamer le premier en date des bucoliques latins? M. Hubaux ne le pense pas ; rapprochant de ce morceau des passages d'Horace, de Properce, d'Ovide, où apparaît comme un lieu commun l'avertissement d'Apollon, il découvre la source du motif dans le prologue des *Aitia* de Callimaque, dont le texte permet d'éclaircir plusieurs obscurités des vers virgiliens. L'intention de Virgile, c'est de « déclarer explicitement qu'ayant, le premier, imité le ton rustique et réaliste des poèmes théocritéens, il entend bien désormais ne plus s'écarter de cette formule ». Il s'en serait écarté, d'après M. Hubaux, en chantant dans l'églogue « les rois et les batailles », c'est-à-dire en célébrant imprudemment, dans la 4e Églogue, les ambitions d'Antoine ; car M. Hubaux est partisan convaincu de la thèse de Norden relativement à la 4e Bucolique ; c'est une conviction que je ne partage pas, et je ne puis donc suivre son interprétation du *reges et proelia*. Mais, hors ce point, les résultats acquis me paraissent extrêmement solides.

Dès avant Virgile, M. Hubaux relève donc, dans l'épigramme latine du Ier siècle, des thèmes érotico-bucoliques venus de Méléagre de Gadara et des autres poètes de la *Couronne*. Au Ier siècle encore, l'inspiration bucolique se mêle à l'élégie chez Valérius Caton, « la Sirène latine », qui serait le véritable auteur des *Dirae* et de la *Lydia*. Les *Dirae* sont la transition entre les *Idylles* de Théocrite et la 1re Églogue de Virgile, qu'elles expliquent.

Parmi les contemporains de Virgile dont les œuvres sont perdues, seul Gallus a sûrement composé des pastorales. La bucolique a pu se mêler

1. *Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile*, Liége, Vaillant-Carmanne, 1927.

à l'épigramme chez Domitius Marsus dans sa fameuse *Cicuta*. Puis M. Hubaux est amené à reprendre la difficile question de l'*Appendix Vergiliana* et, pour chaque poème, à discuter les thèses en présence. Il voit dans le *Culex* l'œuvre d'un faussaire virgilien un peu antérieur à Néron. Le *Moretum*, de thème purement latin et de ton naturaliste, serait d'un contemporain de Virgile originalement doué. La *Copa* traite un thème bucolique, mais l'épicurisme qui y règne est de caractère horatien, non virgilien, etc... L'extrême diversité des œuvres de l'*Appendix*, dont le seul trait commun est l'imitation de Virgile, paraît trop frappante pour permettre leur attribution à un même auteur.

Virgile, par le choix de ses thèmes, a déterminé l'avenir de la bucolique latine. De ses innovations, la plus audacieuse, la plus magnifique, l'introduction dans l'églogue du thème de l'âge d'or, hante ses successeurs au point de devenir le centre même de leur inspiration. La renaissance bucolique du règne de Néron vit de ce mythe de l'âge d'or, que doit ramener Néron-dieu. M. Hubaux date de cette époque la 9e pièce du *Catalepton* pseudo-virgilien, qui chanterait d'après lui M. Valérius Messala Corvinus, consul en 58. La *Laus Pisonis* se rattacherait à la même période où florissait la faveur de Calpurnius. De Calpurnius lui-même, nous possédons sept églogues ; M. Hubaux a conjecturé[1] que ce sont les sept dernières, et que Calpurnius en aurait composé dix, comme Virgile ; les trois vers qui, dans les manuscrits, viennent en tête de l'Églogue I seraient en réalité les derniers de la 3e Églogue perdue. La dominante dans les pièces conservées de Calpurnius, notamment la première et la quatrième, c'est le panégyrique et la divinisation de Néron-Apollon-Jupiter[2]. — Les fragments bucoliques d'Einsiedeln appartiennent aussi à l'époque de Calpurnius, sans lui être personnellement attribuables.

Après Néron, le genre pastoral a perdu toute vie. Le règne d'Hadrien, malgré sa prospérité et l'ambition pacifique du prince, ne rend aucune actualité au thème de l'âge d'or. La bucolique ne reparaît qu'au IIIe siècle, à Carthage, comme un pur exercice d'école. Némésien assemble des clichés empruntés à Virgile et à Calpurnius. Seule, sa 3e Églogue, belle, paraît originale ; — illusion sans doute, due à notre ignorance de la source où elle fut puisée. Le *Pervigilium Veneris* ne semble pas être de Némésien. Les rares pastorales chrétiennes sont encore entièrement inspirées de Virgile, et le genre n'est nullement rénové, comme on s'y attendrait, par l'influence biblique et évangélique. Ainsi dans la pastorale latine tout est marqué par Virgile et limité par lui.

Tel est le bref résumé d'une riche matière. L'ouvrage de M. Hubaux

1. *Le vers initial des Églogues* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1927, p. 603 et suiv.).

2. La 1re Églogue peut être datée de 60, au quatrième consulat de Néron. Voir l'article de M. Hubaux recensé ci-après : *Sénèque et Calpurnius Siculus*.

est une série à peu près ininterrompue d'enquêtes délicates sur les questions d'authenticité, de datation, d'interprétation qui se posent à chaque pas. Aucune n'est évitée, et toujours l'auteur prend parti. On ne peut espérer que toujours il réussisse à convaincre. Plusieurs de ces problèmes sont de ceux que leur nature même, ou l'obscurité des rares témoignages anciens qui les concernent, condamnent à irriter constamment la curiosité des chercheurs ; ils ont soulevé, soulèvent encore des controverses passionnées, et, en attendant le miracle d'un ralliement unanime des suffrages, ils sont la meilleure pierre de touche pour l'érudition, l'ingéniosité, la puissance démonstrative des savants. Ces trois vertus ne manquent pas dans le présent ouvrage. La loyauté non plus ; M. Hubaux est le premier à remarquer le caractère nécessairement fragile de certaines hypothèses littéraires, ou à signaler un point faible dans la thèse même qu'il présente. Enfin, M. Hubaux a le don de faire de l'histoire littéraire vivante ; d'abord grâce à cette connaissance approfondie des temps et des milieux, qui permet d'évoquer l'époque autour de l'œuvre (par exemple dans le chapitre relatif au messianisme néronien), et surtout grâce à la sûreté de sa méthode dans l'appréciation du travail littéraire ; les rapprochements de texte à texte, ou entre textes poétiques et œuvres plastiques, sont faits avec le sens le plus juste du style, la connaissance la plus précise des procédés de l'imitation antique ; cela permet, en bien des cas, d'expliquer la démarche, consciente ou inconsciente, de l'esprit et de l'imagination du poète, et conduit à substituer des vues neuves aux affirmations traditionnelles.

A. Fretté.

J. Hubaux, *Sénèque et Calpurnius Siculus : Mél. Paul Thomas*, Bruges, 1930, pages 451-473.

Id., *Une Épode d'Ovide : Serta Leodiensia*, Liége-Paris, 1930, pages 187-245.

M. J. Hubaux consacre ces deux études à célébrer à la fois son maître Paul Thomas et le centenaire de l'indépendance belge.

Le premier article s'annonce comme une contribution à l'étude du *De Clementia*, dont l'auteur se propose de fixer la date par une comparaison avec la première Églogue de Calpurnius Siculus. Or, il montre que, pour des raisons astrologiques et philosophiques, ce poème a dû être composé en 60 et non pas en 55, comme on l'admet d'ordinaire. Mais, perdant de vue la question qu'il a lui-même posée au début, M. Hubaux néglige d'indiquer l'argument à tirer de là pour la date du *De Clementia*. L'allusion précise à l'âge de Néron ne limite-t-elle pas le choix des historiens entre le 15 décembre 55 et le 15 décembre 56 (cf. E. Albertini, *La composition dans ... Sénèque*, p. 24, et P. Vallette, *Mél. P. Thomas*, p. 698)?

Dans le second article, véritable mémoire, M. Hubaux reprend la

lutte contre M. Carcopino et la porte cette fois sur le double terrain archéologique et philologique. Répondant d'abord à un article de M. Boyancé, il maintient sa distinction entre l'érynge et la leucas, et refuse de voir une allusion à cette dernière plante et à « l'affaire de Leucade » dans le texte de Pline où M. Carcopino trouve la preuve cruciale que la basilique de la Porte Majeure est une « église pythagoricienne ». Je crois, comme M. Hubaux, que le terme *candida* est adjectif et qu'il joue dans ce passage le rôle d'un complément direct ; mais cela confirmerait plutôt l'hypothèse néo-pythagoricienne, fondée sur le seul équivalent grec λευκάς, qui est lui-même un adjectif substantivé et que cette qualité empêche précisément de figurer dans les textes de Nikandros et de Dioscoride sur le même plan que le substantif générique ἠρύγγιον. Tout le reste de l'article tend à démontrer que l'Épigramme XIII du *Catalepton*, recueil composite publié sous le règne de Néron, est une pièce historique dirigée par Ovide contre son ennemi, l'un de ces Baptes que M. Hubaux croit rencontrer dans la basilique. L'hypothèse est séduisante, mais l'argumentation un peu spécieuse : il y a des analogies certaines avec la manière du poète, surtout dans l'*Ibis* — mais ne seraient-ce pas des réminiscences de faussaire? Il y a d'ailleurs des divergences dans le fond (*obesa uxor*, p. 233), la forme (p. 226), et la valeur poétique (p. 239). Des critiques que M. Carcopino faisait à la date proposée par M. Galletier (vingt dernières années avant l'ère chrétienne et non pas fin du règne d'Auguste, comme le dit M. Hubaux, p. 239), l'auteur n'évite que la première (Thybris) ; il doit tourner la dernière (allusions de politique extérieure), et croit pouvoir négliger celles qui invoquent les mœurs et le décor de « la Rome impériale dans les dernières années de Domitien » ; il semble difficile que cet article modifie la position prise par M. Carcopino, dont une réplique serait la bienvenue.

P. WUILLEUMIER.

W. WENDT, *Ciceros Brief an Paetus*, IX, 22 : Dissertation de Giessen, 1929, 43 pages.

Voici une monographie d'un type qui convient assez au genre des dissertations allemandes et qui pourrait être conseillé chez nous aux auteurs de mémoires pour le diplôme d'études supérieures. L'auteur a pris une lettre difficile, qui exige un commentaire approfondi et qui pose une question importante, celle de la décence en littérature, ou plus exactement de la « cacologie » sous ses deux aspects principaux : « cacemphaton » et « aeschrologia » : Cicéron pose la question d'une part à propos des mots ou des évocations obcènes, d'autre part à propos des rencontres de sons fâcheuses du type *cum nos* = *cunnos*.

Le commentaire de M. Wendt est très soigné[1], nourri de faits et de dis-

1. Je n'accepterais pas sans plus l'explication donnée de *ferei* (p. 22-23) par une

cussions, et il est accompagné d'un recueil de textes anciens qui ont trait à la question, depuis Cicéron jusqu'à saint Jérôme. Il n'y a pas évidemment dans cet ensemble de données, recueillies à propos d'un texte défini, de quoi se faire une idée de l'attitude générale des Latins relativement à la décence ; si Cicéron se montre scrupuleux, on sait d'autre par à quel point par ailleurs « le latin dans les mots brave l'honnêteté ». Peut-être ne serait-il pas sans intérêt de reprendre la question dans son ensemble ; il y aurait maintes indications à tirer de cet examen tant au point de vue de l'histoire de la langue que de l'histoire des mœurs.

J. Marouzeau.

M. Schuster, *Tibull-Studien* : Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1930, 201 pages in-8°.

En attendant le commentaire de Tibulle qui nous manque encore, M. Schuster y apporte une contribution importante, aussi bien en ce qui concerne l'établissement du texte que son explication. Non pas évidemment l'explication littérale ; sauf en de rares endroits, le vocabulaire et la syntaxe de Tibulle n'offrent pas grandes difficultés, et les éditeurs anciens les ont du reste résolues : il s'agit d'étudier les motifs d'inspiration et les procédés de composition du poète. De là, deux parties qui se présentent — je ne sais pourquoi — dans l'ordre inverse de celui que je viens d'écrire : peut-être eût-il été plus logique d'étudier les motifs poétiques avant leur mise en œuvre dans un plan. Il est vrai que la composition des élégies est le problème le plus difficile et le plus débattu, et qu'en le mettant au premier rang M. Schuster a peut-être voulu en marquer l'importance. Les analyses qu'il fait des élégies et le jugement qu'il porte sur la technique de leur composition sont d'un esprit réfléchi et pénétrant : il se tient à égale distance de Dissen dont la division en trois parties, exorde, centre, fin, a quelque chose de puéril et d'artificiel, comme des critiques qui se refusent à voir un plan quelconque dans la plupart des poésies de Tibulle, telles que la tradition nous les a livrées, et procèdent au jeu facile des arrangements et des transpositions. Il ne faut pas considérer une élégie comme un discours ou comme un théorème et y rechercher un arrangement des parties aussi savant que rigoureux. La tâche du critique est justement de rétablir la logique interne du poème, en essayant de découvrir comment idées, images s'enchaînent et se suggèrent dans l'esprit du poète, par quel glissement insensible tel développement s'intercale qui, a priori, apparaît comme hors de propos. L'œuvre de Tibulle prête éminemment à cette analyse. M. Ponchont l'avait déjà essayée dans les notices qu'il a mises en tête de chaque élégie

graphie diphtonguée de *i* long, bien invraisemblable dans un manuscrit de Cicéron. — L'identité approximative de prononciation entre *connus* et *cunnus* (p. 30) mériterait quelques explications.

dans son édition. Il est regrettable que M. Schuster n'ait pas tiré davantage parti de l'œuvre de son devancier ; il aurait pu y trouver des confirmations ou des compléments utiles[1] : je lui signale notamment la notice de la première élégie, où M. Ponchont prononce, lui aussi, le mot de *symphonie*, signale les reprises qui jalonnent et guident le développement, du *diuitias alius* du premier vers au *dites despiciam* du dernier, en passant par le *non ego diuitias* du vers 41 et le *sit diues iure* du vers 49.

Il est difficile de rendre compte de la troisième partie du livre, où M. Schuster examine certains passages difficiles ou contestés du texte de Tibulle : il faudrait reprendre les exemples un à un et confronter pour chacun d'eux les leçons des manuscrits ou les conjectures proposées. On sait que notre texte de Tibulle repose sur une tradition médiocre et tardive : l'étude de M. Schuster a le mérite d'en montrer toutes les faiblesses et les incertitudes. La partie négative de son œuvre sera sans doute mieux accueillie que la partie constructive : c'est là le sort de toute œuvre de critique conjecturale. A. ERNOUT.

E. TUROLLA, *Lucrezio* : Roma, Formiggini, 1929, 72 pages.

Dans ce nouveau « profilo » (cf. ci-dessus, p. 162), M. Turolla expose sa conception de Lucrèce, auquel il enlève tout ce que Martha lui avait laissé de résignation et de sérénité. Le nom de Leopardi revient souvent dans ces pages ; sans confondre la pensée si différente des deux poètes, l'auteur semble, par cette association, exprimer d'une façon satisfaisante l'impression qu'il a lui-même ressentie à la lecture du *De natura rerum*. Ici encore, nul appareil scientifique ; mais certains problèmes psychologiques sont finement posés, sinon résolus : contraste des deux premiers livres, où se reflète si magnifiquement « l'extase cosmogonique », et des quatre derniers, d'une allure toute différente ; incohérence du point de départ optimiste, fourni par l'école épicurienne, et du point d'arrivée d'un si troublant pessimisme, etc... Mille détails sont suggestifs et propres à amorcer une méditation sur le grand poète.

A. GUILLEMIN.

M. COMEAU, *Saint Augustin, exégète du quatrième Évangile*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris : Paris, Beauchesne, 1930, 418 pages.

ID., *La rhétorique de saint Augustin d'après les « Tractatus in Ioannem »*, thèse complémentaire : Paris, Boivin, 1930, 104 pages.

I. — Les sermons de saint Augustin sur l'Évangile de saint Jean sont

1. M. Schuster ne semble pas avoir pratiqué beaucoup les travaux français. Sur l'édition de M. Ponchont, je n'ai trouvé que ce jugement lapidaire : « Die neueren französischen Ausgaben von M. Ponchont und L. Pichard sind durch die Editionen von Levy und Calonghi überholt. » Il se trouve du reste dans la partie de son livre consacrée à la critique du texte. Je crains fort qu'il n'ait lu aucune des analyses que je signale. — Quant à la question de supériorité, elle est bien vite tranchée.

au nombre de 124 et furent prononcés au cours de l'année 416, à Hippone. Il paraît probable que ces *tractatus* furent improvisés et qu'Augustin ne revit même pas les copies, établies d'après les notes des sténographes. Nous avons donc là une image fidèle de son éloquence la plus spontanée, la plus jaillissante.

Mlle Marie Comeau a entrepris d'étudier l'exégèse et la pensée d'Augustin dans cette longue série d'homélies, et elle a su conduire cette enquête avec une méthode, une force d'esprit, une chaleur de sympathie qui lui font grand honneur.

Elle groupe d'abord dans son introduction les données positives, les renseignements de toutes sortes sur la vie africaine, les allusions aux faits contemporains, qu'elle a pu repérer dans les *Tractatus*[1]. — Un premier chapitre, un peu sommaire, et dont l'ouvrage d'Harold Smith, *Ante-nicene Exegesis of the Gospels*[2], lui fournit presque tous les éléments, indique l'état de l'exégèse johannique avant saint Augustin. Mlle Comeau y insiste sur la dette d'Augustin à l'égard d'Origène. — Les quatre chapitres suivants sont consacrés à la méthode exégétique d'Augustin. Inutile d'observer qu'Augustin ne soupçonne même pas le problème de l'authenticité du quatrième Évangile : ce problème ne surgira que bien des siècles après lui[3]. Mlle Comeau ne fait nulle difficulté à reconnaître qu'Augustin « n'a rien du savant consciencieux qui étudie minutieusement les textes, les critique, les compare, les classe, les date et tire de ce patient travail des conclusions aussi précieuses que parfois imprévues ». Ce qui le préoccupe, ce ne sont pas les minuties de la critique, c'est la doctrine, les moyens les plus propres à la faire comprendre, l'aliment moral et mystique qu'elle procure. Cependant, il ne se contente pas (ordinairement du moins) de son évangile latin ; en plus d'un cas, il se reporte au texte original. Les pages 59 et suivantes fournissent des preuves nouvelles qu'Augustin avait du grec une connaissance suffisante, sinon très approfondie. Ces chapitres renferment quantité de vues intéressantes sur la théorie de la pluralité des sens littéraux dans l'Écriture sainte, sur les diverses formes de l'interprétation allégorique chez Augustin (on notera, p. 129 et suiv., le rôle qu'il concède à la symbolique des nombres), sur les « figures » de l'Église dans l'Évangile, etc. Le chapitre VI traite de l'*Interprétation des paraboles* ; le chapitre VII de la *Genèse de la Foi* (Mlle Comeau remarque, p. 207, que Pascal, en

1. Le dieu *pileatus* dont il est question p. 14, ce n'est pas Pollux, mais Attis. L'observation du prêtre païen : *Et ipse Pileatus Christianus est*, ne se comprend guère, si on ne cite tout le contexte. Voir Cumont, *Les rel. orient.*, 4e éd. (1929), p. 66-67.

2. 6 vol., Londres, 1925-1929.

3. Non que le IVe Évangile n'ait eu de bonne heure ses adversaires (voir P. de Labriolle, *La crise montaniste*, p. 192 et suiv.) : mais ceux-ci se laissaient guider par des arrière-pensées doctrinales.

utilisant Augustin dans ses *Écrits sur la grâce*[1], « appauvrit, rétrécit, dessèche la riche synthèse augustinienne »). Le chapitre VIII groupe et paraphrase les *Textes trinitaires* épars dans les *Tractatus*. Enfin, les trois derniers chapitres atteignent la plus intime substance de l'enseignement d'Augustin (le Christ[2], l'Église, la vie intérieure du chrétien). Les analyses que donne Mlle Comeau sont claires, fidèles, bien conduites ; elles ne laissent tomber aucun problème de quelque importance sans un essai de solution ; j'ajoute qu'une émotion discrète les pénètre et les réchauffe. Toute cette étude est attachante et d'excellente qualité. Nul doute qu'elle ne rende quelques lecteurs — parmi ceux que Mlle Comeau appelle « les amateurs de psychologie religieuse » — à ces *Tractatus* trop oubliés[3].

II. — Je ne suis pas sûr que Mlle Comeau ait trouvé à rédiger sa thèse complémentaire le même plaisir dont l'étude d'Augustin exégète avait été pour elle la source. Les questions de technique littéraire ne lui inspirent, cela est visible, qu'un assez faible attrait, et son travail décèle plus de résignation que d'allègre enthousiasme.

L'idée maîtresse qui le domine est celle-ci.

Là où Augustin expose *in abstracto* ses vues sur l'art de parler devant un public chrétien (surtout dans le IVe livre du *De Doctrina Christiana*), il se rattache à la grande tradition classique, cicéronienne, que sa solide formation et le métier de rhéteur longtemps exercé l'inclinaient à vénérer. Son conservatisme est tel qu'il va jusqu'à vouloir retrouver dans la Bible de remarquables spécimens des divers styles dont Cicéron avait donné la formule. — Mais quand, placé devant des auditoires fort mêlés qu'il s'agissait d'endoctriner, d'atteindre dans leur sensibilité profonde, Augustin a cherché la parole la plus efficace, il s'est vite aperçu que son orthodoxie littéraire risquait de nuire à sa tâche ; il s'en est presque totalement dépouillé, ou du moins il y a associé d'autres traditions (en particulier celles de la « diatribe »), moins incurieuses des besoins populaires.

Ces vues ne sont pas inexactes, mais il s'y mêle, je crois, une part de fiction. Dabord, il ne faudrait pas exagérer le caractère « classique » de l'idéal oratoire d'Augustin. A bien lire le *De Doctrina Christiana*, il ne retient de cet idéal que ses traits les plus généraux, à savoir les objectifs que l'orateur doit atteindre (instruire, plaire, toucher) et les trois genres de discours. Mais il se refuse à entrer dans le détail des règles et il laisse entendre, avec une très suffisante netteté, que pour lui la véritable élo-

1. Brunschvicg, XI, p. 112.

2. Pour l'inscription de Timgad, au Christ médecin (p. 324), l'interprétation la plus vraisemblable a été donnée par M. J. Carcopino, dans les *Rendiconti della Pontificia Accad. Romana di Archeologia*, anno V, 1927, p. 79-87.

3. Un *Index* des sujets traités eût été le bienvenu, à côté de l'*Index* des textes johanniques commentés par saint Augustin.

quence se moque de l'éloquence. Il gardait, en somme, ses coudées franches, et le représenter comme « très étroitement cicéronien », supposer qu'il ait eu quelque mal à s'émanciper d'une tutelle chère à sa pensée, c'est lui prêter des sympathies et des scrupules dont il avait cessé assez assez vite d'être travaillé.

Pareillement éprouve-t-on un certain malaise quand il nous est présenté comme s'appropriant par volonté consciente et choix délibéré les procédés de la « diatribe » cynico-stoïcienne. La diatribe était-elle vraiment un genre littéraire caractérisé, aux contours nettement définis? On a peine à le croire, même après avoir lu de près le beau livre de M. Oltramare : Mlle Comeau la traite un peu trop comme une espèce distincte, comparable à la « satire » ou à « l'épître ».

On regrette, d'autre part, que sa curiosité se soit trop vite détournée de certaines questions d'une réelle portée. Elle signale (p. 11) des déclarations d'Augustin sur la faible importance de la correction du langage. « Pourquoi, demande Augustin, le prédicateur chrétien ne dirait-il pas *ossum* au lieu de *os*, quand il s'adresse à des ignorants et qu'il peut y avoir pour eux équivoque sur le sens? *Quid enim prodest locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis?* » Cette remarque se lit dans le *De Doctrina christiana*, IV, x ; ce même traité, II, xiii, 19, le *De Catechizandis rudibus*, IX, 13, l'*Enarr. in Psalmum 50* (Migne, 36, 597), les *Tractatus in Ioh.*, II, 15 (Migne, 35, 1394) en offrent d'analogues. Il est fâcheux que, familiarisée comme personne avec le texte des *Tractatus in Iohannem*, Mlle Comeau n'en ait rien tiré qui puisse nous éclairer sur le point de savoir si Augustin s'y montre, en fait, aussi insoucieux de la *latinitas* qu'il admettait, en principe, qu'on le fût. Elle note bien, dans sa première thèse (p. 23), que les linguistes pourraient trouver dans ces sermons improvisés « un document de première valeur pour l'étude du latin couramment parlé au début du ve siècle dans l'Afrique du Nord ». Mais elle les laisse se débrouiller tout seuls et ne paraît pas se soucier d'orienter leurs recherches[1].

Bornons à l'essentiel les observations de détail que suggère la lecture de ce travail. La page 17 serait à remanier presque entièrement. Il est peu exact que, définissant les figures de langage, Augustin « oublie » les transpositions toutes latines que Cicéron avait jadis données des expressions techniques grecques. En réalité, Augustin s'exprime comme s'exprimaient les grammairiens de son temps, et comme parlait depuis longtemps déjà quiconque entreprenait de classer ces figures : *allegoria* est dans Quintilien ; *parabola* est dans Sénèque, dans Quintilien, dans Tertullien ; *catachresis* se lit chez tous les grammairiens du ive siècle ; *ironia* a été employé par Cicéron lui-même (*Brutus*, § 292-293 ; *De Oratione*, II,

1. Une ou deux indications seulement dans son *Saint Augustin exégète*, p. 80.

§ 270), etc. ; l'expression « latine » qui correspond à ἀλληγορία, c'est *inversio*, et non *continuae translationes*, qui ne figure pas dans les textes auxquels le lecteur est renvoyé. Je ne puis me décider à reconnaître un χλίμαξ dans une phrase telle que celle-ci : *Creditus desideretur ut desideratus habeatur* : selon la conception classique, le χλίμαξ comprend trois membres au moins, avec renchérissement d'un membre sur l'autre. Toute la page, je le répète, est à revoir et à retoucher. — P. 79 : je ne vois pas que la critique de Quintilien[1] porte sur le fait que *beatitas* et *beatitudo* sont des mots abstraits. Il remarque seulement que la faculté de créer des mots est bien plus étroitement limitée en latin qu'en grec, et il ne trouve pas que les réussites aient été nombreuses : exemple, ces deux mots, dont Cicéron lui-même s'avouait peu satisfait. — P. 83 : se figurer que saint Augustin souffre d'employer certains hellénismes auxquels il aurait préféré substituer des équivalents latins, c'est lui faire honneur de perplexités imaginaires. Les passages cités, une fois qu'on les a replacés dans leur contexte, ne laissent rien subsister de cette supposition, je dis *rien* absolument. — Une petite méprise, p. 87, sur le sens du mot « chaîne » : les *Catenae* ne sont pas « des textes bibliques, choisis dans plusieurs livres différents et groupés autour d'un même sujet » : ce sont des extraits de commentaires de différents Pères rassemblés au-dessous de tel texte scripturaire, qu'ils sont destinés à expliquer. Et nous ne connaissons pas de recueil de chaînes qui soit antérieur au début du VI^e^ siècle.

Ce volume porte témoignage d'un sentiment délicat des choses littéraires. Mais ce n'est pas là que M^lle^ Comeau a donné la véritable mesure de son esprit.

P. DE LABRIOLLE.

C. I. BALMUS, *Étude sur le style de saint Augustin* : Paris, Les Belles Lettres, 1930, 320 pages.

M. Balmus, commençant d'étudier (p. 241) les rapports d'Augustin avec la rhétorique, constate avec regret que le grand Africain n'a été suffisamment lu qu'à titre de théologien. On l'a trop négligé comme écrivain, par suite du préjugé qui le faisait considérer comme « un rhéteur sans sincérité, sans mesure et sans goût ». Ce préjugé, heureusement, tend à disparaître, et l'étude de M. Balmus prend sa place à côté de plusieurs travaux récents dont la plupart nous viennent d'Amérique.

Ce qui distingue généralement ces livres des quelques ouvrages anciens où des jugements avaient été formulés sur le style de saint Augustin, c'est une rigueur de méthode très différente des appréciations littéraires générales et un peu vagues où se complaisaient les critiques du XIX^e^ siècle. Les conclusions de M. Balmus sont fondées sur une étude

1. VIII, 3, 31-33.

minutieuse des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*. En certains cas, le dépouillement est exhaustif (cf. p. 22-36 celui des noms abstraits dans les *Confessions* et dans huit livres de la *Cité de Dieu*) ; ailleurs, lorsqu'ils suffisent à éclairer la question, il ne cite que les exemples les plus caractéristiques. Les chiffres et les statistiques ne lui paraissent pas indispensables dans une étude de style (p. 179). Cette négligence voulue des calculs n'empêche pas l'auteur de passer consciencieusement en revue les divers éléments du style : choix et ordre des mots, construction des phrases, procédés permettant d'obtenir l'ampleur ou la variété. Le dernier chapitre, *Couleur oratoire et poétique*, semble un peu moins heureux que les précédents ; on y remarque un certain défaut d'unité ; les études, d'ailleurs intéressantes, sur la métaphore, la comparaison, le vocabulaire poétique (on s'attendrait plus volontiers à trouver ce paragraphe au chapitre consacré au *Choix des mots*), l'allitération, les jeux de mots et le rythme sont trop indépendantes les unes des autres pour être groupées sous un titre unique.

M. Balmus aboutit à une conclusion que nul augustinien ne contredira : saint Augustin, grand admirateur de Cicéron, reste fidèle, dans la mesure où il était possible de l'être au IV^e^ siècle, à la tradition classique, créant peu de mots nouveaux, changeant rarement le sens des anciens, résistant à l'assaut de la langue vulgaire, s'essayant, trop souvent sans succès, à construire des périodes ; son style présente les caractéristiques du style asiatique, dont il subit vraisemblablement l'influence par l'intermédiaire d'Apulée et de Tertullien. Que ce style augustinien soit néanmoins très personnel, M. Balmus ne l'ignore point, et plusieurs de ses remarques laissent comprendre qu'il en a profondément goûté la savoureuse originalité. On aimerait cependant qu'il eût insisté davantage sur certains points qu'il effleure au passage et dégagé plus nettement dans sa conclusion la personnalité littéraire d'Augustin. Il constate chez le docteur d'Hippone une incroyable richesse d'idées qui requiert un vocabulaire débordant le langage classique, enrichi d'archaïsmes, de néologismes, de vulgarismes (p. 70). Il étudie l'influence des exigences de l'expression ; ces besoins expliquent l'usage des abstraits et neutres substantivés qui rendent mieux qu'aucun autre mot le mystère et l'infini ; c'est le tempérament mystique de l'écrivain qui l'amène à certaines répétitions insistantes par lesquelles son cœur soulage l'obsession d'une grande idée. M. Balmus, enfin, signale « la grande importance de l'acoustique » dans le style d'Augustin et met en relief plusieurs de ses constatations par un parallèle fort ingénieux entre Péguy et saint Augustin.

Ces remarques et développements, répartis cependant dans un cadre grammatical peu propre à flatter le sentiment esthétique, laissent au lecteur une impression d'ensemble qui vaut un portrait et met bien en valeur la sympathique figure d'Augustin. A cet artiste parfait dans le

détail, il manquait pourtant, dit M. Balmus, « la force de synthèse qui réunit ces petites œuvres d'art en une construction ample et harmonieusement unitaire » (p. 145). Pourquoi la synthèse n'a-t-elle pas été faite par M. Balmus lui-même, on le regrette d'autant plus que, pour qui a le courage de s'engager à la suite du critique dans les âpres sentiers de la philologie et de la grammaire, ce voyage austère n'est pas dépourvu de plaisir.

M. COMEAU.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

E. ALBERTINI, *L'Empire romain* : Paris, Alcan, 1929, 462 pages. (Collection *Peuples et civilisations*, vol. IV.)

Ce volume est certainement un des meilleurs de la remarquable *Histoire générale* que dirigent avec tant de bonheur MM. Halphen et Sagnac. Conformément à l'esprit de la collection, il étudie l'Empire romain dans le cadre de l'histoire universelle. C'est déjà renouveler le sujet que de nous faire entrevoir, au delà des frontières de l'Empire, des populations innombrables, sur d'immenses étendues de territoire, cherchant de leur côté une formule d'organisation politique et sociale, créant par des moyens qui leur sont propres les conditions du mieux-être matériel et du progrès moral. Deux bons chapitres, au début et à la fin, résument ce qu'était la vie du monde antique en Asie comme en Afrique — en Chine, dans l'Inde, en Perse, en Abyssinie — au Ier siècle de notre ère et au Ve. Le rôle de Rome dans l'histoire du monde n'en est pas diminué : il n'en paraît au contraire que plus éminent. En recueillant et transmettant l'héritage intellectuel des Grecs, en inventant les formules du droit et les règles fondamentales de la société politique, en accueillant le christianisme et en lui fournissant le cadre d'un État « catholique », c'est-à-dire universel, Rome a exercé sur les destinées de l'Europe occidentale et, partant, sur l'évolution de l'humanité, une influence dont la force active n'est pas encore près d'être épuisée. Comment, par contre, Rome a subi à son tour l'action des peuples sur lesquels elle étendait sa domination ou qui bordaient son Empire, comment elle s'est transformée en transformant et dispersée en unifiant, c'est ce que fait voir excellemment l'ouvrage de M. Albertini, dont on ne saurait trop louer la largeur de vues et le sens historique.

Nous louerons aussi les qualités de clarté et de vie de l'exposé, d'autant plus méritoires que l'auteur a fait entrer dans son manuel le plus de faits qu'il était possible : il a su lui donner une densité exceptionnelle en évitant l'obscurité et la sécheresse, ces deux écueils auxquels échappe si difficilement celui qui résume. La bibliographie est sobre, heureusement éclectique et bien au courant ; les plus récentes découvertes ar-

chéologiques sont utilisées à propos. Parmi les pages les mieux venues, signalons celles qui traitent de l'organisation politique et administrative sous Auguste et sous Dioclétien, de l'activité économique, du christianisme.

L.-A. CONSTANS.

F. BECKMANN, *Geographie und Ethnographie in Caesars Bellum Gallicum* : Dortmund, Ruhfus, 1930, 192 pages. 9 mark.

Dans un volume bien conçu avec ses discussions claires, bien présenté avec ses citations en italiques grasses, M. Franz Beckmann tente de clore une vieille querelle. On connaît le problème. Beaucoup de philologues, entre autres H. Meusel et A. Klotz dans leurs études et leurs éditions, ont considéré comme interpolées un certain nombre de digressions géographiques des *Commentaires* : I, 1, 5-7, généralités sur la Gaule (l'auteur défend au début du § 5 la correction *earum*) ; III, 20, 1, *Aquitaniam... ex tertia parte Galliae ;* IV, 10, *insula Batauorum ;* V, 12-14, Bretagne ; VI, 25-28, faune de la forêt hercynienne.

Après R. Koller (*Wien. Stud.*, 36, 1914, 140), M. Beckmann réfute un à un les arguments de l'accusation. Pas d'anachronismes ; les digressions géographiques ont pour les anciens droit de cité dans le genre historique ; enfin les anomalies de vocabulaire et de syntaxe s'expliquent par la nouveauté des sujets, sans d'ailleurs qu'il y ait là rien d'incompatible avec les habitudes de César. Sur cette réhabilitation l'auteur croit pouvoir fonder des conclusions d'ordre général ; en rédigeant son *Bellum Gallicum*, cet homme supérieur, multiple, aurait moins songé au but politique immédiat qu'à sa gloire future, moins voulu faire un rapport qu'une œuvre d'art. Soit. Tout compte fait, ce qui plaide le plus en faveur de l'authenticité des passages incriminés, c'est que des développements similaires, IV, 1-3 (Suèves), et VI, 12-28 (comparaison de la Gaule et de la Germanie), restent à l'abri de tout soupçon.

Mais comment se fait-il qu'un livre de 200 pages sur un sujet aussi restreint laisse dans l'ombre un point essentiel? Comment se fait-il que M. Beckmann n'ait quasi rien dit des sources grecques et des hellénismes de forme ? Dans une excellente page de son édition (*Belles-Lettres*, 1926, I, Introduction, p. XIV), M. Constans, que l'auteur ne cite nulle part, posait parfaitement la question et émettait l'hypothèse que nous avions affaire à des traductions de géographes grecs demandées par César à ses secrétaires et introduites par lui-même dans son récit pour « offrir à ses lecteurs des renseignements sur les pays lointains où il avait le premier porté les aigles romaines ». Hypothèse très vraisemblable, et que M. Beckmann se devait de vérifier.

M. DURRY.

Eunice Burr-Stebbins, *The Dolphin in the Literature and Art of Greece and Rome* : Menasha, Wisconsin, 1929, 135 pages in-8°. 1,50 dollar.

Herbert Newell-Couch, *The Treasuries of the Greeks and Romans* : Ibid., 1929, 112 pages in-8°. 1,50 dollar.

Voici deux dissertations qui se distinguent par les mêmes qualités de soin et d'information, mais aussi par le même défaut d'idée générale et de composition.

Le premier sujet, pourtant bien délimité, est traité sans maîtrise. Classifications, listes de documents et de textes, longs développements sur les particularités biologiques du dauphin tel qu'il apparaît dans l'art et la littérature antiques. Par contre, sur le sens symbolique de l'animal, quasi rien ; l'auteur écarterait même le problème pour ne reconnaître au dauphin qu'une valeur décorative, un rôle de « bouche-trou ». Ce serait encore là une opinion. Mais la démonstration n'est nullement convaincante.

L'auteur du second travail examine tous les « trésors » depuis l'époque minoenne jusqu'à l'Empire romain : trésors des temples, des États, coffres-forts privés, bourses et jusqu'aux tirelires d'enfant, sans même oublier le sens métaphorique que prend « trésor » dans le Nouveau Testament ! La matière, on le voit, est vaste, si vaste que la dissertation n'est plus qu'une suite d'articles de dictionnaire juxtaposés.

Tout le monde regrettera qu'il n'y ait aucune illustration dans des ouvrages qui se fondent essentiellement sur des données archéologiques. Sans doute les auteurs renvoient-ils avec exactitude à des ouvrages à planches, mais ils devraient au moins donner les dessins nécessaires à l'intelligence de leur texte. Les *indices* dans tous les ouvrages de ce genre sont très insuffisants ; il manque en particulier un index des références et des documents. M. Durry.

Varia

Mélanges Paul Thomas : Bruges, Imprimerie Sainte-Catherine, 1930, lxvii-761 pages, 1 portrait, 3 planches, 1 figure.

Les *Mélanges Paul Thomas* sont la meilleure réhabilitation d'un genre qui trop souvent prête à la critique. Le Comité, en effet, a tenu et réussi à offrir au maître de la philologie belge une œuvre qui fût digne de sa méthode autant que de sa science. Ainsi le tableau chronologique de ses 423 articles, dressé par M. Paul Faider, est suivi par l'index des auteurs anciens qui s'y trouvent mentionnés, et, si le volume s'ouvre sur la liste alphabétique des soixante-dix-huit collaborateurs, il se termine par une table des matières analytique[1]. Il suffit de la parcourir pour

1. La consultation du livre eût été facilitée par l'addition de titres courants.

constater la variété des disciplines qui concourent à élever ce monument de philologie classique, entendue dans le vrai sens du mot. L'*archéologie* est représentée par un buste d'affranchi romain en ronde bosse (Mayence) et par une statue mutilée de déesse découverte dans le Limbourg (Van de Weerd). De l'*épigraphie* relèvent les ψηφίσματα παραμυθητικά à tournure littéraire (Galdi), une *tabella defixionis* amoureuse de Sousse (Audollent), une ancienne inscription de Théveste éclairée par une nouvelle de Pèbre dans le Var (Cagnat), un diplôme militaire d'Égypte important pour le mariage (Carcopino). L'*histoire* du monde antique comprend plusieurs études sur l'administration de la Grèce hellénistique par Lysimaque (Andréadès) et Fulvius Nobilior (Cavaignac) ; — sur la censure et le tribunat de Rome (Cavaignac) ; — sur la prospérité de l'Italie d'après Varron (Scalais), de l'Espagne selon Pacatus (Galletier), de l'Afrique suivant saint Augustin (Albertini) ; — sur la bataille du Nil (Graindor) et l'organisation de l'Égypte par le recensement de la population (Hombert) et l'enregistrement des libelles (Jouguet) ; — sur les frontières (Grenier) et les pratiques (Tourneur) de la Gaule. A l'*histoire religieuse* se rattachent, pour les sectes païennes, la valeur symbolique et mystérieuse du mouchoir (Mathieu), dans le christianisme, la fête des apôtres Pierre et Paul, qui daterait de 258 (R. P. Delehaye), l'usage monastique de la formule *qui mecum sunt fratres* (Monceaux), la règle des saints Étienne et Paul (Dom Berlière). L'*histoire des sciences* va de l'embryologie hippocratique (Delatte) aux alchimistes byzantins (Zuretti). Celle du *droit* s'arrête à certaines prescriptions du Digeste (Collinet) et à la flagrance au temps de saint Augustin (de Visscher). L'*histoire littéraire* est, comme de juste, le plus largement représentée. Celle de la Grèce a suscité deux études relatives aux théories de Platon et d'Aristote (Shorey) et aux calculs de Lydus qui viendraient de Capiton (Cumont), puis deux notes critiques sur l'Hercule furieux (Van Pottelbergh) et sur les écrits de Julien (Bidez). Pour les auteurs latins, dont la plupart sont passés en revue, on s'est plu à relever, outre l'originalité de la littérature (Van de Woestyne), — en poésie : les différences entre Plaute et Térence (Terzaghi), le sentiment de la nature chez Lucrèce (Goethals), les allusions dans la IVe Églogue (Waltz), les procédés (Sabbadini), la versification (Peeters), la réputation légendaire (R. P. Peeters) de Virgile, l'esthétique d'Horace (Delcourt), comparé à Malherbe (Counson), les clichés dans la poésie élégiaque (Guillemin), la composition chez Tibulle (Ponchont), la date des Bucoliques de Calpurnius Siculus (Hubaux), l'attribution à Lucain des fragments d'Einsiedeln (Herrmann), la valeur des lettres dédicatoires dans les Silves de Stace (Frère), les sources du *Pervigilium Veneris* (Ussani) ; — en prose : la publication successive des Commentaires (Halkin), deux erreurs mythologiques de Pline (Severyns), la date du *De Clementia* délibérément inachevé (Vallette), le sentiment dans les

Consolations (Favez) et la lecture de Sénèque par les moines du Hainaut (Faider), l'abondance des proverbes chez Salvien (Rochus). Ajoutons à ces études littéraires de nombreuses notes de critique verbale sur Térence (Knapp), Lucrèce (Ramain), Properce (Plessis), Valerius Flaccus (Brakman) et Perse (Villeneuve) ; Cicéron (Remy), Tite-Live (Constans), Sénèque (Préchac), Tacite (Lenchantin de Gubernatis) et Apulée (Castiglioni). Des remarques sur la terminologie de Cicéron (Bornecque), le vocabulaire maritime des Romains (Fohalle), l'ordre des mots révélateur de la topographie dans l'expression *Via Sacra* (Marouzeau), le sens précis de *altero die* = le lendemain (Durand), *hostia bidens* = victime qui a deux pinces (Kugener), *ilico* = sur place et *ilicet* = c'en est fait, qui ont fini par se rapprocher (Ernout) — nous mènent à des recherches de *linguistique* pure, telles que des identifications gréco-indiennes (de La Vallée-Poussin), un problème phonétique du latin vulgaire (Grégoire), le suffixe *-icinus* en Gaule (Vincent). Aux *romanistes*, on doit la publication de trois poésies latines inédites (Delbouille), l'analyse des textes relatifs à la légende de saint Amphibalus (Faral), l'interprétation du passage d'Éginhard sur le char à bœufs des rois fainéants (Pirenne), une biographie de Nithard (Ganshof), des notes critiques sur Gobert de Laon (Hélin) et Guillaume de Corbeil (Haskins), quelques considérations onomastiques (Mansion). L'*humanisme*, enfin, éclaire la vie de Hilarius Berthulfus (Rœrsch), les poèmes de J. Zevecotius (Gessler), les manuscrits des deux Thorius (Bergmans).

Les *Mélanges Paul Thomas* reflètent donc le rôle de la philologie dans l'étude des civilisations, et ils font autant d'honneur aux savants qu'au maître, tous, à des titres divers, disciples de cette science.

P. WUILLEUMIER.

A. MILLÁRES CARLO, *Paleografía española*. Barcelona (Colección Labor), 1929, 2 vol. in-12 ; I (359 pages, 12 reproductions dans le texte et 16 planches de figures) ; II (VIII pages, 87 fac-similés et 131 pages de transcriptions).

Parmi les sciences auxiliaires de l'histoire, l'une des plus cultivées en Espagne est la paléographie. Moins de dix ans après la publication de l'excellent traité du P. García Villada (1923), voici que nous arrive de la capitale de la jeune République catalane, en langue castillane, il est vrai, un nouvel ouvrage d'ensemble qui ne le cède en rien à son devancier et qui, bien au contraire, nous paraît marquer sur divers points de réels progrès.

La matière d'un manuel comme celui-là est trop dense pour prêter à résumé. Il suffira de dire que cette histoire de l'écriture dans la Péninsule ibérique, d'après les manuscrits et les chartes, depuis l'époque romaine jusqu'au XVII^e^ siècle, est au courant de la science et comporte

tous les développements, rapprochements, explications et illustrations souhaitables.

Le premier volume, qui renferme la doctrine, est heureusement nourri de reproductions et de figures dans le texte et hors texte. A noter, à la fin de ce premier volume, une quinzaine de planches donnant non seulement les types alphabétiques de toutes les écritures employées en Espagne, mais aussi les ligatures et les signes abréviatifs. Ce premier volume renferme aussi, dans le texte, de longues listes d'abréviations plus spécialement courantes dans la wisigothique, puis dans la minuscule caroline et ses dérivées, telles qu'elles ont évolué en Espagne. Elles rendront de réels services.

Le second volume est consacré tout entier à quatre-vingt-sept reproductions de documents, obtenues au moyen d'un procédé analogue à notre gillotage, certainement inférieur à la phototypie, suffisant cependant dans la plupart des cas.

L'ouvrage fait donc honneur à M. Milláres Carlo et à la collection « Labor », qui n'a rien négligé pour en faire un guide vraiment complet et d'un maniement commode. Si nous devions exprimer quelques desiderata, nous dirions qu'un index méthodique faciliterait les recherches dans le premier volume, que, dans ce même volume, le lecteur serait heureux de pouvoir se reporter des planches de la fin au texte, et qu'enfin, le format des reproductions du tome II étant souvent réduit à l'excès, il y aurait peut-être avantage à donner, dans certains cas, quelques lignes seulement, mais à grandeur de l'original.

Ch. SAMARAN.

Die lateinischen Bearbeitungen der « Acta Andreae et Matthiae apud anthropophagos », mit sprachlichen Kommentar hgg. von Fr. BLATT (Beihefte zur Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft, 12) : Giessen, Töpelmann, 1930, XII-198 pages.

Du texte grec des Actes apocryphes d'André et de Matthieu chez les Anthropophages existent deux traductions latines, conservées respectivement dans le manuscrit de la Casanate n° 1104 (XII^e siècle) et dans le manuscrit de la Vaticane n° 1274 (XI^e siècle). Affectant, l'un la forme de la prose, l'autre une forme rythmique, ces deux textes ont été composés à l'époque mérovingienne ou prémérovingienne. M. Franz Blatt en donne ici, accompagnée du texte grec, une édition extrêmement soignée, où les manuscrits ont été reproduits avec toutes leurs particularités. Sur cette base, utilement placée sous les yeux du lecteur, il a fondé une étude linguistique dont les résultats se trouvent enregistrés, d'une part, dans un commentaire qui accompagne les textes en bas de page, d'autre part, dans un index systématique qui coordonne les faits relevés dans le commentaire courant. Une introduction retrace l'histoire

des textes et traite des questions de stylistique et de rythmique. Ce travail a été exécuté par un érudit de solide formation et prend place dans la série des meilleures monographies relatives à l'histoire de la langue latine pendant le moyen âge. Edmond FARAL.

Gianfrancesco Pico della Mirandola. On the Imagination, the Latin text with an Introduction, an English translation and notes by Harry CAPLAN : New-Haven, Yale University Press, 1930, 102 pages.

Jean-François Pic de la Mirandole, neveu du fameux Jean Pic, est né en 1470 et mort en 1533. C'est une figure curieuse de la Renaissance. Le *De imaginatione* est le fruit des premiers efforts de sa pensée. La source principale du traité est le *De anima* d'Aristote ; mais beaucoup d'autres ouvrages philosophiques de l'antiquité et du moyen âge ont également alimenté la réflexion de l'auteur. Son livre, dédié à l'empereur Maximilien, a été publié en deux éditions successives, datées l'une de 1501, l'autre de 1507. Il a été traduit par Jean-Antoine de Baïf.

L'édition qu'en donne M. Harry Caplan est très bonne. Le texte a été établi avec soin, et la traduction, éclairée par d'utiles rapprochements entre le texte et ses sources, l'interprète avec fidélité. E. F.

Andreae, Capellani regii Francorum, De Amore libri tres, text llati amb la traducció catalana del segle XIV. Introducció i notes per A. PAGÈS : Castilló de la Plana, 1930, XXXI + 215-CVIII pages.

Le texte latin, le seul qu'on ait ici à considérer, n'est que la reproduction du texte établi et publié en 1892 par E. Trojel. Le texte de Trojel était composite : on pouvait, du moins, grâce à l'apparat critique, reconstituer le texte de chaque manuscrit. Ici, les notes ne contiennent qu'une partie des variantes : le texte n'est donc pas accompagné des mêmes garanties que celui de Trojel. Une partie des fautes qu'il contient ont été corrigées dans un *erratum*. Il en reste. E. F.

H. J. ROSE, *Modern methods in classical mythology* : Three lectures at University College, St Andrews, University Press, 1930, 50 pages.

Ces trois conférences de M. Rose, Mythologie et religion, Mythologie, histoire et folklore, Hygin le mythographe, nous ouvrent des jours intéressants sur le renouvellement des points de vue et des doctrines concernant les mythologies grecque et romaine. L'auteur nous rappelle tout d'abord le temps où, s'inspirant d'une connaissance bien superficielle de ces choses anciennes, on n'hésitait pas à mettre les dogmes païens en parallèle avec ceux des églises modernes et à croire qu'il existait une théologie et des croyances relatives aux dieux de l'Olympe. Depuis longtemps nous avons dépassé cette primitive ignorance et reconnu l'organisation progressive, le développement graduel, complexe, souvent contradictoire, de ce que, faute d'un autre mot, on peut appeler les idées religieuses

antiques. Ces idées viennent en réalité de tous les bouts de l'horizon et, si leur carrefour est représenté par le temple et par l'autel, elles n'en charrient pas moins dans leur cours des éléments aussi hétérogènes qu'obscurs. De ces éléments, M. Rose nous donne un aperçu très propre à déconseiller en cette matière toute idée simple. L'explication des données théologiques par des mythes naturels et cosmiques prête à des erreurs presque aussi nombreuses que leur explication par une doctrine religieuse. L'esprit d'analyse doit présider à leur étude et tenir à l'écart les idées générales. La magie primitive a donné le branle en mainte occasion, évoquant par ses rites le génie du blé ou quelque autre esprit de la terre. Mais le manuel même de l'évocation a été le point de départ soit de la légende, soit de ses embellissements. Sans doute, le culte des héros a frappé les esprits et provoqué la naissance de cultes qui, les uns sont demeurés sédentaires, les autres se sont propagés. Mais il ne faut pas voir partout les héros, à côté d'eux existent les δαίμων. M. Rose indique les signes propres à faire reconnaître les uns et les autres ; il emprunte ces signes à leur légende, à leurs cérémonies, à leurs noms même. Ces cinquante pages se terminent par une étude sur l'inconnu que représente pour nous le mythographe Hygin, les influences qu'il a subies et les déformations qu'il a imprimées à certaines légendes.

A. GUILLEMIN.

V. LEPETIT, *L'art de la version latine. Théorie et pratique* : Paris, Didier, et Toulouse, Privat, 292 pages in-12.

La théorie tient dans ce livre beaucoup de place ; non pas seulement, hélas ! la théorie de la version latine, mais la théorie de tout ce qu'on voudra : théorie comparative des langues latine et française, dont la première aurait pour qualités la force et le pittoresque, la seconde la clarté et la précision (p. 2), théorie de l'esprit français qui est idéaliste et n'a inspiré des conquêtes que par désintéressement (p. 7), théorie de l'analyse et de la synthèse qui seraient les procédés, l'une de l'esprit d'outre-Rhin et l'autre de l'esprit français, si bien que le présent ouvrage se donne comme but « d'aider les jeunes cerveaux à sortir du labyrinthe teutonique dans la pure lumière de la clarté française » (p. 12) ; théorie de la nomenclature grammaticale, qui prétend expliquer les termes de grammaire par l'étymologie (le mot circonstanciel est « quod stat circum », le mot explicatif sert à déplier le sens, « comme se déplie la serviette d'un voyageur de commerce qui contient les échantillons » (p. 14), l'accusatif évoque le procès intenté par un accusateur, le génitif se rattache à l'idée de *gignere* = donner la vie (p. 22), etc., etc.). Des pages et des pages sont occupées par des divisions, subdivisions et critiques de ces divisions. Quand nous passons à la pratique, il ne faut pas croire pour cela que la théorie nous abandonne. S'agit-il de traduire « auri sa-

cra fames » par « la soif maudite de l'or », ce sera l'occasion de noter que le plus grand tourment physique est pour un Latin la faim, pour un Français la soif ; de « spem fouere » = « se bercer d'un espoir », on déduit que pour un Latin l'espoir a les charmes d'un foyer, pour un Français ceux d'une berceuse ; de « in oculis ferre » = « porter sur son cœur », que pour un Latin les yeux sont l'organe le plus sensible, tandis que pour un Français c'est le cœur (p. 140)... — Le reste est à l'avenant.

J. MAROUZEAU.

G. P. ANAGNOSTOPOULOS, Ἡ λατινικὴ γλῶσσα : Athènes, Ecdosis « Pyrgon », 1931, 69 pages petit in-12.

J'ai plaisir à signaler ce petit livre que l'auteur veut bien m'envoyer en souvenir d'une rencontre charmante dans son hospitalière Université d'Athènes. L'ouvrage, préparé pour la *Grande Encyclopédie hellénique*, s'adresse à un large public et ne prétend être qu'une présentation sommaire de l'histoire de la langue latine. Mais il a le mérite d'envisager sous un petit volume tous les aspects du sujet : parenté du latin, préhistoire, dialectes, emprunts, histoire postclassique. La part faite au latin classique est restreinte, puisque la langue littéraire de la bonne époque est considérée comme en marge de l'histoire.

On ne peut attendre de nos étudiants qu'ils aillent chercher dans ce petit manuel une initiation (*graecum est!*) ; mais ce qu'ils y pourront prendre avec profit, c'est une bibliographie donnant l'essentiel de ce qui doit constituer « la bibliothèque du latiniste ». Pourquoi seulement l'auteur l'a-t-il faite compacte au point qu'on a peine à s'apercevoir qu'elle est réellement systématique et très bien ordonnée? J. MAROUZEAU.

J. MAROUZEAU, *La prononciation du latin* : Collection d'études latines, section pédagogique, t. I : Paris, Les Belles-Lettres, 1931, 29 pages. 6 fr.

Si je me permets d'annoncer moi-même ici cette brochure, c'est pour indiquer que je la destine à venir appuyer les propositions de réforme qui ont été plusieurs fois présentées dans cette *Revue* (cf. t. II, p. 20, 179 ; t. IV, p. 163 ; t. V, p. 20, 68, 82, 120, 124). L'occasion de reprendre cette question m'a été fournie par la fondation d'une Société qui s'est donné pour tâche singulière de défendre la prononciation « française » du latin (cf. cette *Revue*, t. VII, p. 273) ; sollicité avec insistance de mettre les choses au point, je m'y suis résolu en publiant, dans la revue *l'Éducation*, un article dont je soumets aujourd'hui les conclusions aux lecteurs de bonne foi, souhaitant de n'avoir plus à revenir sur une question à laquelle l'obstination de personnes peu averties a fini par conférer plus d'importance qu'elle n'en mérite. J. MAROUZEAU.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU — 1931